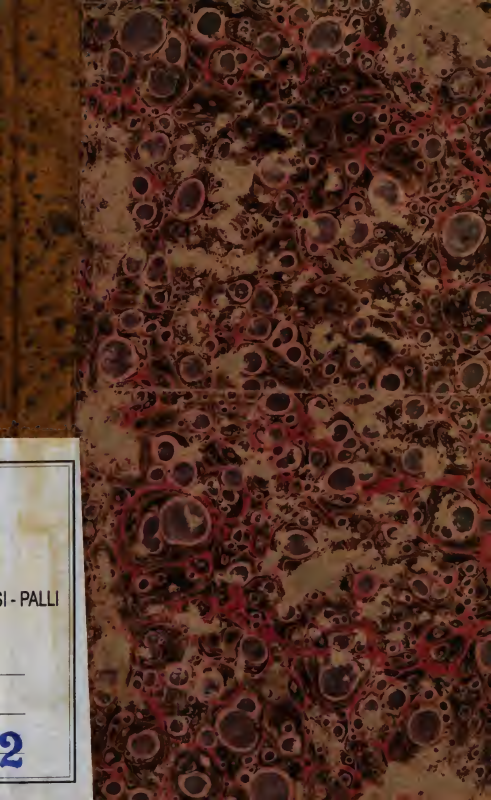

SI - PALLI
2



LES AFFINITÉS

ÉLECTIVES.

On trouve chez le même Libraire ;

Clotilde, Reine de France, par Mad. V. M***., auteur du Rêve allégorique sur les Fleurs ; 2 vol. in-12 : prix 4 fr., et 5 fr. franc de port.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES,

ROMAN DE GŒTHE,

Auteur de WERTHER, etc., etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

TOME SECOND.



PARIS,
Chez S. C. L'HUILLIER, Libraire,
rue Saint-Jacques, n°. 55.

1810.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES.

CHAPITRE XI.

LORSQUE la société fut réunie pour le déjeuner, un observateur attentif aurait pu juger par les manières de chacun, de ses secrets sentimens et de ses pensées. Le comte et la baronne se revoyaient avec cette joie calme que des amans éprouvent lorsqu'après avoir été séparés, ils viennent à se retrouver, et sont assurés de leur mutuel amour, tandis qu'au contraire Edouard et Charlotte avaient, en présence d'Ottilie et du capitaine, un air pour ainsi dire honteux et repentant, car c'est un des

caractères de l'amour de se croire toute espèce de droit et n'avoir égard à aucun autre. Ottilie montrait une sérénité enfantine et franche. Le capitaine paraissait sérieux; son entretien avec le comte ayant réveillé en lui des réflexions qui depuis quelque tems ne s'étaient point présentées à lui, il ne sentait que trop qu'il ne remplissait pas sa destination, et que dans le fond, il ne faisait que se traîner dans une demi-oisiveté. A peine le comte et la baronne étaient-ils partis, qu'on vit arriver une nouvelle visite agréable à Charlotte qui cherchait à se distraire et à se fuir elle-même; fâcheuse pour Edouard qui sentait redoubler son empressement de se trouver seul avec Ottilie, et désagréable aussi pour cette dernière qui n'avait pas encore terminé sa copie si

nécessaire pour le lendemain matin. Aussi saisit-elle, le soir, le moment où les étrangers se retirèrent, pour voler dans sa chambre.

Il était déjà tard. Edouard, Charlotte et le capitaine qui avaient accompagné les étrangers à pied jusqu'à une certaine distance, avant qu'ils montassent en voiture, furent d'avis de faire encore une promenade aux étangs. Un canot qu'Edouard avait fait venir à grands frais d'un lieu assez éloigné, venait d'arriver; on voulut essayer s'il était léger et facile à conduire.

Il était attaché au bord de l'étang du milieu, non loin de quelques vieux chênes, sur lesquels on avait déjà compté pour l'exécution de différens projets ultérieurs. C'était là qu'on devait établir un petit port, construire

sous les arbres, et enrichir de quelques ornemens d'architecture un lieu de repos, vers lequel se dirigeraient les bateaux de l'étang.

— Quel serait donc le lieu le plus propre à établir notre port ? dit Edouard; je pense que c'est vers mes platanes.

—Vous êtes un peu trop sur la droi· dit le capitaine; en abordant plus bas on se trouve plus près du château; cependant cela mérite réflexion.

Le capitaine était déjà sur le derrière du canot, et s'était emparé d'une rame; Charlotte y entra ainsi qu'Edouard qui prit l'autre rame. Comme il allait donner l'impulsion, Ottilie lui vint à la pensée; il songea que cette promenade le retarderait, et lui ferait perdre un tems précieux; il prit sur-le-champ sa ré-

solution, sauta sur le rivage, donna sa rame au capitaine, et s'enfuit vers la maison en alléguant une légère excuse.

En arrivant, il apprit qu'Ottilie s'était renfermée pour écrire; au sentiment agréable qu'il éprouvait de savoir qu'elle travaillait pour lui, se mêla l'impatience la plus vive de ne pas la voir; elle augmentait de moment en moment. Il allait et venait dans la grande salle, et cherchant vainement à se distraire, il voulait la voir, la voir seule avant le retour de Charlotte et du capitaine. La nuit arrive, on allume les flambeaux; enfin elle entra brillante d'amabilité. Le sentiment d'avoir été utile à son ami, l'avait élevée au-dessus d'elle-même; elle posa l'original et la copie sur la table devant Edouard. —

Voulez-vous collationner? dit-elle en riant. Edouard ne savait que répondre; il jette les yeux sur elle, puis sur la copie. Les premières pages étaient faites avec le plus grand soin, et d'une écriture de femme, ensuite les traits parurent se modifier et devenir plus libres et plus légers; mais quel fut son étonnement lorsque ses yeux parcoururent les dernières pages. — Grand Dieu! s'écria-t-il, qu'est-ce donc que cela? c'est mon écriture! Il regardait alternativement Ottilie et le papier, la fin surtout était absolument telle que s'il l'eût écrit lui-même. Ottilie gardait le silence; mais elle fixait les yeux sur les siens et jouissait de la plus grande satisfaction. Edouard s'écrie, levant ses deux bras: — Tu m'aimes, Ottilie, tu m'aimes! et ils se tinrent tous les deux serrés

l'un contre l'autre; il eût été difficile de distinguer celui des deux qui le premier avait embrassé l'autre.

Dès ce moment tout fut changé pour Edouard, il n'était plus ce qu'il avait été, l'univers n'était plus le même pour lui. Ils étaient de bout l'un vis-à-vis de l'autre; il lui tenait les mains, leurs yeux se parlaient; ils étaient prêts à s'embrasser de nouveau.

Charlotte et le capitaine entrèrent. Edouard souriait en secret : comment s'excuseront-ils d'être restés si tard, disait-il en lui-même. Ah! vous n'êtes venus que trop tôt.

On se mit à table pour souper; on jugea les visites du jour. Edouard, agréablement disposé, dit du bien de tout le monde, approuva tout, et fut toujours indulgent. Charlotte, qui était

d'un avis entièrement opposé, fut frappée de cette disposition, et le plaisanta de ce qu'il était aujourd'hui si doux et si indulgent, lui qui toujours portait les jugemens les plus sévères sur les personnes qui venaient de partir.

Edouard s'écria avec abandon et vivacité : « Il suffit d'être pénétré d'une véritable tendresse pour trouver tout le monde aimable. » Ottilie baissa les yeux, et Charlotte fixa les siens vis-à-vis d'elle.

Le capitaine prit la parole : — Les sentimens de l'estime et du respect ont quelque chose d'analogue, dit-il, et l'on ne connaît ce qui doit être apprécié dans le monde, que lorsque ces sentimens ont eu occasion de se fixer sur un objet particulier.

Charlotte saisit la première occa-

sion de se retirer dans sa chambre, pour se livrer entièrement au souvenir de ce qui s'était passé dans la soirée entre elle et le capitaine.

Lorsqu'Edouard sauta sur la rive, et que, repoussant le canot, il confia son épouse et son ami au mobile élément, Charlotte se vit seule dans l'obscurité avec l'homme pour qui elle avait tant souffert en secret ; assis vis-à-vis d'elle, et tenant une rame de chaque main, il donnait au canot une agréable impulsion. Elle se sentit saisie d'une tristesse profonde qu'elle avait rarement éprouvée. Le mouvement circulaire du canot, le bruit des rames, le souffle du vent qui ridait la surface brillante de l'eau, le murmure des roseaux, les oiseaux qui volaient vers leur retraite, les rayons des premières étoiles réfléchies par les eaux,

tout, au milieu de ce silence général, tendait à exalter l'imagination. Il lui semble que ses amis la conduisent au loin pour l'exposer et l'abandonner. Elle était pénétrée d'une émotion singulière et ne pouvait pleurer.

Dans cet intervalle, le capitaine lui faisait part de ses plans; il vanta les qualités du canot, qu'une seule personne pouvait facilement manœuvrer et diriger avec deux rames. « Vous apprendrez vous-même à le conduire, et vous trouverez qu'il est agréable de se promener seule, et d'être soi-même son pilote. »

Ces mots rappelèrent à Charlotte la séparation qui devait avoir lieu. Est-ce à dessein qu'il parle ainsi, disait-elle en elle-même? a-t-il appris quelque chose? s'en douterait-il? en parle-t-il au hasard, et sans le savoir?

me prédit-il ma destinée? Accablée de douleur et d'impatience, elle le pria d'aborder au plutôt, et de la reconduire au château.

C'était la première fois que le capitaine allait sur cet étang, et quoiqu'il en eût en général sondé la profondeur, il ne connaissait pas celle de ses différens points. Il commençait à faire sombre, il se dirigea vers l'endroit où il présumait qu'il serait facile de descendre, et non loin du sentier qui conduisait au château; mais il fut en quelque sorte déterminé par la demande réitérée que Charlotte lui fit avec une sorte d'inquiétude de la mettre à terre. Il redoubla d'efforts pour approcher du rivage; mais il se sentit retenu à une certaine distance: il avait échoué, et ses efforts pour se dégager furent superflus. Que faire?

Il ne lui restait d'autres moyens que de se mettre dans l'eau qui n'était pas profonde, et de porter son amie à terre. Chargé de ce fardeau chéri, il fit heureusement le trajet, assez fort pour ne pas chanceler et lui donner des craintes ; mais c'était avec peine qu'elle s'était vue forcée de passer ses bras autour du cou de son ami. Il la tint ferme et la pressa contre lui ; il la déposa sur un tertre de gazon, mais non sans trouble et sans émotion. Elle était encore appuyée sur lui, il la serra de nouveau dans ses bras, et imprima un baiser sur ses lèvres ; mais dans le moment même, il se jette à ses pieds, et s'écrie en lui baisant la main : « Charlotte, me pardonnerez-vous ? »

Ce baiser reçu et à moitié rendu fit revenir Charlotte à elle-même.

Elle serra la main de son ami, mais elle ne le releva point ; se baissant vers lui et posant une main sur son épaule, elle s'écria : « Il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que ce moment ne fasse époque dans notre vie ; mais nous sommes maîtres de la rendre digne de nous. Il faut que vous partiez ; vous partirez, mon ami. Le comte cherche à améliorer votre sort, j'en suis à la fois bien aise et fâchée ; je voulais vous en faire un secret jusqu'à ce que la chose eût réussi, mais je me vois forcée de vous dévoiler ce mystère. Je ne puis vous pardonner, je ne puis me pardonner moi-même qu'autant que nous aurons le courage de changer notre position, puisque nous n'avons pas le pouvoir de changer nos sentimens. » Alors elle le releva, s'appuya sur son

bras, et ils prirent tous les deux en silence le chemin du château.

Maintenant elle était dans sa chambre; elle ne pouvait plus s'y considérer que comme l'épouse d'Edouard. Dans cette position critique, son caractère actif et habitué à l'occupation vint heureusement à son secours. Toujours accoutumée à consulter sa conscience, à se commander à elle-même, il ne lui fut pas difficile dans ce moment de faire de sérieuses réflexions, qui ramenèrent un peu dans son cœur le calme désiré; elle ne put même s'empêcher de sourire, en songeant à sa singulière aventure nocturne. Bientôt elle se sentit saisie d'un léger tremblement, mêlé d'inquiétude et de joie; elle eut un pressentiment singulier, qui se changea en espérance, et que la piété termina par

des vœux. Dans son émotion, elle se mit à genoux, et renouvela le serment qu'elle avait fait à Edouard au pied de l'autel. Amitié, penchant, renonciation, elle vit tout en beau, elle se sentit intérieurement guérie; et cédant à une lassitude qui n'était pas sans douceur, elle se livra au repos et au sommeil.

CHAPITRE XII.

La position d'Edouard est toute différente; il songe si peu à dormir, qu'il ne lui est pas venu dans l'idée de se déshabiller; il baise mille fois le commencement de sa copie, qui portait l'empreinte de la main enfantine et timide d'Ottilie; à peine ose-t-il porter sa bouche sur la fin où il crut voir sa propre écriture. Oh! si ce pouvait être un autre écrit! disait-il tout bas. C'était cependant pour lui le témoignage le plus précieux que ses vœux les plus chers sont remplis. Ne le tiendra-t-il pas entre ses mains, ne le pressera-t-il pas continuellement sur son cœur, quoique profané par la signature d'un tiers?

La lune, sur son déclin, s'élevait au-dessus de la forêt. La chaleur de la nuit fit sortir Édouard hors de la maison; il erre de tous côtés, il est le plus agité et le plus heureux des mortels; il parcourt les jardins, il s'y trouve trop à l'étroit; il court aux champs, ils sont trop loin; il se sent entraîné vers le château, et se trouve sous la fenêtre d'Ottilie. Là, il s'assied sur les marches d'une terrasse : « Des murs, des verroux nous séparent, se dit-il, mais nos cœurs ne sont pas séparés. Ah! si elle était ici, nous tomberions dans les bras l'un de l'autre : ai-je besoin d'autre chose pour mon bonheur que d'en avoir la certitude? » Le silence régnait autour de lui; l'air n'était nullement agité; tout était si tranquille, qu'il entendait sous terre le travail des insectes diligens, pour qui le jour et la

nuit sont égaux. Il s'abandonnait à son heureux rêve, et finit par s'endormir. Il ne se réveilla que lorsque le soleil brillant et déjà élevé sur l'horizon dissipait les nuages du matin.

Il se trouva le premier éveillé dans son domaine; les ouvriers lui parurent en retard, ils arrivèrent, il les trouva trop peu nombreux, et le travail qu'ils devaient faire dans le jour, était trop peu de chose à son gré; il demanda de nouveaux ouvriers, on les lui promit et on les commanda dans la journée; mais ceux-ci sont encore en trop petit nombre, pour terminer promptement l'ouvrage qu'il projette. Le travail ne l'amuse plus; il faut que tout soit prêt, et pour qui? Les chemins doivent être aplanis, afin qu'Ottilie marche commodément; les siéges

devraient être en place pour qu'Ottilie pût s'y reposer. Il accélère aussi de tout son pouvoir la construction de la nouvelle maison ; on doit poser la charpente le jour de la fête d'Ottilie. Edouard ne garde plus aucune mesure ni dans ses sentimens, ni dans ses actions.

L'idée d'aimer et d'être aimé exalte son imagination : tout ce qui l'entoure lui semble prendre une autre face, la maison même qu'il habite lui est étrangère ; c'est la présence d'Ottilie qui produit ces effets magiques. Il ne voit qu'elle, ne pense qu'à elle, nulle autre idée n'occupe son esprit ; sa conscience est muette ; tout son être, échappé pour ainsi dire au frein, se porte vers Ottilie.

Le capitaine observe cette passion violente, et désire en prévenir les

suites funestes. En poussant avec tant d'ardeur les travaux du parc, il n'avait eu d'autre dessein que de contribuer au bonheur de ses amis; c'était graces à son activité que la vente de la métairie s'était effectuée et que le premier terme avait déjà été payé. Conformément à la convention, Charlotte avait déposé cette somme dans sa caisse ; mais dès la première semaine elle s'aperçut qu'il fallait employer beaucoup d'ordre et de réflexion pour couvrir les frais que demandaient ces travaux accélérés. L'entreprise était vaste ; comment le capitaine aurait-il pu laisser Charlotte seule dans cette position embarrassante ! Il l'aida de ses conseils et convint avec elle qu'il vaudrait mieux accélérer encore plus l'ouvrage commencé, et emprunter même à cet

effet un capital pour le paiement duquel on pourrait assigner les termes que l'acquéreur de la métairie aurait encore à acquitter. Cette mesure n'entraînait aucune perte ; il n'y avait qu'à faire la cession des droits, on y gagnait, au contraire, en ce que tout se finissait plus promptement, attendu que l'ouvrage était en train et qu'il y avait assez d'ouvriers. Edouard voyant que ce projet s'accordait avec ses vues, y consentit volontiers.

Cependant Charlotte persiste dans ses premières réflexions au sujet de son mari; elles sont approuvées entièrement par le capitaine. Tous deux tiennent conseil sur ce malheureux penchant, et ils s'expliquent à cet égard mutuellement. Charlotte s'attache davantage à Ottilie; elle l'observe très-sévèrement, et plus elle a péné-

tré dans son propre cœur, plus elle approfondit celui de la jeune pupille. Elle ne voit d'autre remède pour elle que de l'éloigner.

Il lui parut dans ce moment très-avantageux que Luciène se fût tant distinguée dans la pension ; car la grand'tante voulant absolument l'avoir avec elle pour l'introduire dans le grand monde, Ottilie pourrait à cette occasion retourner à la pension ; le capitaine partirait pour avoir une bonne place, et tout rentrerait dans l'état ancien, et même dans un état meilleur qu'il y avait quelques mois. Elle espérait rétablir alors son ancienne intimité avec Edouard, et elle arrangeait tout cela avec tant de prudence, avec tant de calme, qu'elle se berçait du doux espoir de voir bientôt rentrer tout le monde dans l'ordre accoutumé.

Edouard sentit cependant vivement les entraves qu'on lui opposait; il reconnut bientôt qu'on tâchait de l'éloigner d'Ottilie, qu'on le privait de l'occasion de s'entretenir avec elle, et même d'approcher d'elle, si ce n'était en présence d'autres personnes; et en blâmant toutes ces mesures il blâmait bien d'autres choses. Voyait-il Ottilie en passant, c'était non-seulement pour lui assurer son amour, mais encore pour se plaindre de son épouse, du capitaine; il ne remarquait point que sa précipitation tendait à épuiser la caisse; il trouvait très-mauvais que Charlotte et le capitaine agissent contre la première convention, et il ne songeait pas qu'il avait consenti à la seconde, que c'était lui qui l'avait rendu nécessaire.

La haine juge par prévention, et

l'amour encore davantage. Ottilie se refroidissait également pour Charlotte et le capitaine. Edouard se plaignant à elle un jour de ce que celui-ci n'agissait point dans ces circonstances avec la sincérité d'un ami, Ottilie répliqua imprudemment : « Depuis quelque tems, je vois avec peine qu'il n'est pas très-sincère envers vous. Voici ce que je l'entendis dire une fois à Charlotte : « Je voudrais bien qu'Edouard nous fît grace des sons larmoyans de sa flûte, qui ne signifient rien et ne peuvent qu'ennuyer les auditeurs. » Vous pouvez penser combien ces paroles m'ont fait de peine, puisque j'aime tant à vous accompagner. »

A peine eut-elle fini, que son bon sens lui dit qu'elle aurait dû se taire ; mais c'était fait. Edouard changea

de contenance ; jamais chagrin ne lui avait été plus sensible : on s'était moqué de ses prétentions les plus chères ; il s'était imaginé jusque-là que tout ce qui l'amusait, devait être traité avec indulgence par ses amis ; mais il n'avait jamais songé combien il est pénible pour un étranger de se faire déchirer les oreilles par les efforts d'un talent très-médiocre : son amour-propre était trop blessé pour qu'il pût pardonner. Il se sentit dégagé de tous ses devoirs.

Le besoin de s'entretenir avec Ottilie et de lui faire ses confidences, s'accroissait chaque jour. Il résolut enfin de lui écrire, et de lui proposer une correspondance secrète ; il écrivit assez laconiquement sa demande sur un morceau de papier qu'il déposa sur son bureau ; le vent le fit tomber.

Peu de tems après, le valet de chambre entra pour sa toilette, et ayant besoin de papier pour éprouver la chaleur des pincettes, il ramassa le billet et le brûla avec le fer. Edouard voyant sa méprise, le lui arracha ; mais il fallait en écrire un autre. Cette fois-ci sa plume n'alla pas aussi facilement ; il éprouvait quelque scrupule, mais il se mit au-dessus de tout, écrivit à Ottilie, et remit le billet dans sa main la première fois qu'il la revit.

Ottilie ne tarda pas à lui répondre. Sans se donner le tems de lire ce billet, il le mit dans la poche de son gilet, mais comme ce gilet était fait à la mode actuelle, le papier glissa et tomba par terre ; Charlotte l'ayant vu tomber, le ramassa et le lui rendit après y avoir jeté un léger coup d'œil. — Voilà, dit-elle, quelque chose

écrit de ta main ; peut-être serais-tu fâché de le perdre.

Edouard fut saisi. Voudrait-elle dissimuler, dit-il en lui-même ? se serait-elle aperçue de la teneur de ce billet, ou aurait-elle été trompée par la ressemblance de l'écriture ? Il s'arrêta sur la dernière idée. Cet accident était pour lui un avis, que sa passion aveugle ne comprenait malheureusement pas ; elle ne supportait au contraire qu'avec indignation le joug qu'on paraissait lui imposer. Inaccessible aux doux épanchemens de l'amitié, son cœur se renfermait, et lorsqu'il était obligé d'être avec son ami et sa femme, il ne pouvait plus ranimer dans son sein cette tendre affection qu'il avait portée auparavant à ces êtres chéris. Les reproches mêmes qu'il ne pouvait s'empêcher de

se faire à cet égard le gênaient, et il cherchait à s'étourdir en affectant une gaîté qui n'étant point animée par l'amour, manquait de sa grace ordinaire.

Quant à Charlotte, son sentiment intime lui sauva toutes ces épreuves; et elle était fermement résolue d'abjurer un penchant si noble. Elle voudrait soulager les tourmens des deux amans; elle sent que l'absence ne suffit pas pour guérir ce mal. Elle se propose donc d'en venir à une explication avec sa pupille; mais elle ne le peut, le souvenir de sa propre faiblesse s'y oppose. Elle tâche de s'exprimer en termes généraux; mais ces expressions générales ont également rapport à son propre état sur lequel elle craint de prononcer. Chaque avis qu'elle veut donner à Otti-

lie, réagit sur son cœur et le blesse. Elle veut des conseils, mais elle sent qu'elle pourrait elle-même en avoir besoin.

Elle se contente donc encore de tenir les deux amans éloignés l'un de l'autre, mais l'état des choses n'en devient pas meilleur. En vain laisse-t-elle échapper de tems à autre de fines allusions qui ne font aucun effet sur Ottilie, parce qu'Edouard l'a avertie du penchant de Charlotte pour le capitaine, en ajoutant que sa femme même demandait la séparation qu'il songeait à effectuer d'une manière décente.

Ottilie, forte du sentiment de son innocence et de l'espoir du plus grand bonheur, ne vit que pour Edouard; son affection pour lui donne une nouvelle impulsion à son activité; elle

devient plus affable, et elle se trouve comme transportée dans un monde nouveau.

Voilà la situation dans laquelle chacun de nos amis se trouve ; ils vont tous leur train ordinaire. C'est ainsi que dans le monde souvent on garde un état passif, comme s'il n'était question de rien, à la veille des évènemens qui doivent décider de notre sort.

CHAPITRE XIII.

Il venait d'arriver une lettre du comte pour le capitaine ; cette lettre était double : dans l'une, destinée à être montrée à ses amis, il lui donnait les plus belles espérances pour l'avenir, qu'il devait tenir secrètes par de certaines raisons ; dans l'autre, il lui offrait décidément une place très-honorable à la cour, le titre de major, des émolumens considérables et d'autres avantages. Aussi le capitaine ne fit-il part à ses amis que de la première de ces dépêches.

Il n'en continua pas avec moins de zèle et d'activité les travaux commencés, et il fit secrètement toutes les dispositions nécessaires pour que,

pendant son absence, ils puissent être poursuivis sans obstacle. Il lui importe alors que la fête d'Ottilie vienne accélérer l'ouvrage ; c'est en cela que les amis sont d'accord sans s'être parlés. Edouard approuve qu'on se soit procuré des fonds par un emprunt, attendu que cette mesure fait espérer que l'entreprise s'exécutera très-promptement.

Dans ces conjonctures le capitaine aurait bien voulu qu'on ne s'occupât plus à transformer les trois étangs en un lac : il fallait renforcer la digue inférieure et détruire les deux intermédiaires ; ce projet lui paraissait peu avantageux sous plus d'un rapport. Mais on avait déjà commencé ces travaux ; ce fut très à propos qu'un jeune architecte, élève du capitaine, vint le seconder et

avancer, par des moyens sûrs et solides, l'exécution de cette entreprise. Le capitaine se réjouissait en secret de ce qu'on ne se ressentirait point de son départ, car il avait le principe de ne pas abandonner un travail dont il s'était chargé, jusqu'à ce qu'il se vît remplacé : il méprisait même ceux qui, pour faire remarquer leur absence, mettaient la confusion dans les affaires qu'ils sont obligés de laisser à d'autres : véritables égoïstes qui cherchent à détruire ne pouvant plus coopérer.

On travaillait donc sans relâche aux préparatifs de la fête d'Ottilie, sans en être convenu expressément. Il ne fallait pas s'attendre à une fête tout-à-fait solennelle, à cause des sentimens de Charlotte, qui pourtant n'était pas animée par la jalousie. La jeunesse d'Ottilie, sa condition équi-

voque et ses rapports enfin avec toute la famille ne permettaient pas qu'elle pût paraître comme la reine de la fête. Edouard ne se souciait pas, d'ailleurs, qu'on convînt de tout cela d'avance, parce que son intention était que tout eût l'air de venir naturellement et comme par surprise.

Tous furent donc tacitement d'accord qu'il faudrait prendre ce jour pour prétexte de jeter les fondemens de la nouvelle maison, parce qu'à cette occasion on pourrait donner, sans inconvénient, une fête aux gens et aux amis de la maison. Edouard ne mettait pas plus de bornes à ses libéralités qu'à sa passion. Les propositions que Charlotte lui avait faites relativement aux cadeaux qu'ils donneraient ce jour-là à Ottilie, lui paraissaient trop chétives, trop écono-

miques. Il s'adressa à son valet de chambre, qui avait soin de sa toilette et qui était toujours en relation avec des marchands de modes. Celui-ci, dès qu'il sut l'intention de son maître, fit commander dans la ville une boîte très-élégante et très-précieuse remplie de riches présens. Edouard fit encore une autre proposition. Il existait au château un petit feu d'artifice dont on avait toujours négligé de faire usage, il n'y avait qu'à l'augmenter et à le rendre plus brillant. Edouard communiqua également cette idée au valet de chambre, qui se chargea de l'exécution, et promit de garder le secret. Le capitaine prit, peu de tems avant la fête, les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre nécessaire dans une occasion semblable.

On avait même poussé l'attention jusqu'à écarter les mendians et prévenir tous les petits dérangemens de ce genre qui auraient pu troubler cette charmante fête.

Édouard et son fidèle ami s'occupaient principalement de leur côté des préparatifs du feu d'artifice. On devait le faire partir près de l'étang du milieu, devant les grands chênes, tandis que la société se placerait vis-à-vis, sous les platanes, pour voir le feu à un éloignement convenable, observer l'effet de la réflexion dans l'eau, et pour jouir sans danger et commodément du coup d'œil d'une partie du feu d'artifice qui était destiné à traverser la nappe d'eau.

Sous un autre prétexte, Édouard fit enlever de dessous les platanes les brossailles, l'herbe et la mousse qui s'y trouvaient, et quand la place eut

été ainsi dégarnie et le sol nettoyé, les platanes parurent dans toute leur grandeur et leur beauté. Édouard en ressentit la plus grande joie. C'était à peu près dans cette saison que je les plantai; combien peut-il y avoir de temps? se demanda-t-il à lui-même. Dès qu'il fut rentré à la maison, il courut jeter les yeux sur les anciens journaux que son père tenaient en ordre, surtout à la campagne, avec une régularité extrême. Il était possible que l'époque de cette plantation n'y fût pas indiquée, mais un autre évènement domestique assez important, arrivé le même jour, et dont Édouard se souvenait très-bien, devait nécessairement y être marqué. Il feuilleta quelques volumes, et trouva ce qu'il cherchait; mais quelle ne fut pas la surprise, le transport d'Edouard! l'an-

née, le jour où les arbres avaient été plantés sont en même tems l'année et le jour de la naissance d'Ottilie.

CHAPITRE XIV.

Enfin arriva pour Édouard l'aurore de ce jour si impatiemment désiré, et l'on arrivait en foule à la fête ; car on avait envoyé des invitations fort loin à la ronde, et plusieurs personnes qui n'avaient pas pu assister à la cérémonie de la pose de la première pierre, dont on faisait une description si agréable, ne voulaient pas perdre l'occasion d'assister à cette seconde fête.

Avant le dîner, les charpentiers parurent dans la cour du château avec de la musique à leur tête, portant de riches guirlandes tissues de feuillages et de fleurs. Ils adressèrent leur compliment et demandèrent aux dames leurs mouchoirs de soie et leurs ru-

bans, pour orner comme de coutume le nouvel édifice. Pendant que la compagnie dînait, ils continuèrent leur procession au bruit de mille chansons; et après s'être arrêtés quelque tems dans le village et y avoir encore pris des rubans aux femmes, ils arrivèrent enfin sur la hauteur où était la maison qu'on venait de construire, et où une foule nombreuse les avait précédés.

Charlotte congédia en quelque sorte la compagnie après le dîner. Elle ne voulait rien qui eût l'air d'une procession solennelle : on se partagea donc sans observer d'ordre ni de rangs, on se rendit en troupes séparées sur la place. Charlotte resta en arrière avec Ottilie, et la chose n'en alla pas mieux; car quand Ottilie arriva la dernière, on eût dit que les trompettes et les cymbales n'eussent plus attendu qu'elle,

comme si la cérémonie n'eût dû commencer qu'à l'instant de son arrivée.

Pour ôter à la maison ce que son aspect avait de brut, on l'avait ornée avec beaucoup de symétrie de branches vertes et de fleurs, d'après les dessins du capitaine; mais Édouard, sans en rien communiquer à son ami, avait ordonné aux architectes de dessiner la date sur le fronton avec des fleurs. Le capitaine arriva assez tôt pour empêcher qu'on n'y vît paraître aussi le nom d'Ottilie. Il sut adroitement empêcher que cela n'eut pas lieu et fit mettre de côté les lettres en fleurs déjà toutes préparées pour former son nom.

La couronne était déjà arborée, et se voyait au loin dans les environs. Les rubans et les mouchoirs de différentes couleurs flottaient au gré du

vent, et une courte devise se perdait à moitié dans l'air. La cérémonie était à sa fin; on se préparait déjà à danser sur une esplanade située en face du bâtiment et entourée de feuillages. Un garçon charpentier, proprement vêtu, amena à Édouard une jeune et gentille paysanne, et pria pour danser, Ottilie qui se trouvait justement là. Les deux couples furent bientôt imités par d'autres assistans. Édouard, après peu de momens, changea de danseuse, et prit Ottilie pour danser la ronde avec elle. Les jeunes gens de la société se mêlèrent gaîment aux danses du peuple, pendant que les gens plus âgés n'étaient que spectateurs.

Quand la danse fut finie, et avant que l'on se dispersât dans les promenades, on convint de se rejoindre

au coucher du soleil sous les platanes. Edouard s'y trouva le premier, arrangea tout, s'entendit d'avance avec le valet de chambre, qui devait se placer de l'autre côté avec l'artificier, et diriger le spectacle aérien.

Le peuple s'était déjà porté en foule sur une jetée construite au-dessus et dépouillée de gazon, où le terrain était inégal et mal sûr. Le soleil se coucha, le crépuscule succéda, et en attendant qu'il fît plus obscur, la compagnie alla se placer sous les platanes où l'on servit des rafraîchissemens; on trouva l'endroit délicieux et l'on se réjouissait à l'idée de pouvoir à l'avenir jouir dessous ces platanes de la vue d'un vaste lac, dont les bords étaient si agréablement variés.

Une soirée calme, sans vent, pro-

mettait de favoriser cette fête nocturne, quand tout d'un coup un horrible cri se fait entendre, de grosses mottes de terre s'étaient détachées de la jetée, et l'on vit plusieurs hommes se précipiter dans l'eau. Le terrain avait cédé sous les pieds de la foule qui se pressait à tous momens davantage vers le bord; chacun voulait avoir la meilleure place, et personne ne pouvait plus ni avancer ni reculer.

Tout le monde accourt, plus pour regarder que pour agir, car qu'y avait-il à faire là où personne ne pouvait atteindre. Le capitaine, avec quelques hommes déterminés, court à la jetée, en fait descendre promptement la foule sur le rivage, afin de laisser agir librement ceux qui cherchaient à tendre du secours aux malheureux qui se noyaient; ils parvin-

rent tous à se tirer de l'eau, tant par leurs propres efforts que par les secours étrangers, à l'exception d'un jeune enfant qui en faisant de faux mouvemens, au lieu d'approcher de la jetée s'en était éloigné davantage. Les forces paraissaient l'abandonner, il commençait à disparaître sous l'eau; malheureusement le canot était de l'autre côté de l'étang rempli de feux d'artifice, il fallait du tems pour le décharger et le secours n'arrivait point. Le capitaine ne balance plus, il ôte son habit, sa taille souple et nerveuse pénètre de confiance tous les assistans. Cependant un cri de surprise et d'effroi sortit du sein de la foule au moment où on le vit se précipiter dans l'eau: chacun le suivait des yeux; comme il était excellent nageur, il eut bientôt atteint l'enfant

et l'apporta sur la rive, où il resta sans aucun signe de vie.

Cependant le canot approchait, le capitaine y monta, et s'informa exactement auprès des gens qui étaient là, si tout le monde était sauvé. Le chirurgien arrive et s'approche de l'enfant que l'on croit mort. Charlotte accourt, supplie le capitaine de ne plus songer qu'à lui-même, et d'aller changer d'habits; le capitaine hésite, et ne consent à s'en retourner qu'après qu'on lui a assuré, de la manière la plus expresse, qu'il n'y a plus personne en danger.

Charlotte le voit aller à la maison, et songe que le vin, le thé et tout ce dont il aurait besoin est renfermé à clef, qu'en pareilles occasions les hommes manquent d'adresse et d'intelligence; elle traverse la compa-

gnie effrayée, qui était sous les platanes. Edouard est occupé à lui persuader de rester; dans peu d'instans il va donner le signal, et le feu d'artifice va commencer. Charlotte survient, et le prie de remettre à une autre fois un plaisir qui n'est plus à sa place, et dont on ne peut pas jouir au moment où l'on est; elle lui rappelle que l'on est responsable et du malheureux qu'on vient de sauver et de celui qui l'a sauvé. — Mais le chirurgien va faire son office, répliqua Edouard; il a tout ce qui lui faut, et nous ne ferions que l'embarrasser en allant indiscrètement autour de lui.

Charlotte insista, et fit signe à Ottilie qui voulut à l'instant s'éloigner et la suivre. Edouard la saisit par la main et s'écria : — Voulons-nous donc

finir cette journée dans un lazaret? Charlotte serait vraiment faite pour être sœur de la Charité. Soyez sûre que les morts reviendront à la vie sans nous, et que les vivans n'ont pas besoin de nous pour se sécher.

Charlotte se tut et s'en alla. Quelques-uns la suivirent, d'autres restèrent auprès d'Edouard; à la fin personne ne voulut demeurer davantage et tout le monde partit. Edouard et Ottilie se trouvèrent seuls sous les platanes. Edouard persistait pour rester. Malgré ses sollicitations et son inquiétude elle persistait à retourner au château. — Non, non! mon Ottilie, mon amie! s'écria-t-il, nous ne partirons point; tu ne me quitteras pas! L'événement de ce soir est un coup du ciel qui nous rapproche plutôt l'un

de l'autre. Oui, tu es à moi ! je te l'ai dit, je te l'ai juré tant de fois ; nous ne voulons plus nous le dire, ni nous le jurer. Le moment est venu ! oui, c'est à présent !....

Le canot avait quitté l'autre côté de l'étang et avançait vers eux. C'était le valet de chambre qui demanda à Edouard d'un air embarrassé ce que le feu d'artifice allait devenir maintenant ? — Fais-le partir, lui cria Édouard. C'est pour toi seule qu'il était commandé, chère Ottilie, et c'est aussi toi seule qui dois le voir. Permets-moi de m'asseoir auprès de toi, et d'en jouir avec toi. Il s'assit avec une tendre réserve à côté d'elle, sans être pourtant assez près pour la toucher.

Le feu part, les différentes pièces éclatent avec fracas, mille explosions

variées se succèdent, se croisent, et tonnent toutes ensemble. Édouard, dont le sein était embrasé, suivait d'un œil animé et satisfait ce spectacle de flammes; mais la vue de cette succession de feux bruyans, de ces apparitions et de ces disparitions soudaines causait plutôt sur l'ame d'Ottilie une impression vague de tristesse et d'inquiétude. Mais quand Edouard la sentit s'approcher de lui, se pencher doucement sur lui, cette confiance, ce timide abandon d'elle-même ne lui laissèrent plus de doutes; il était aimé! Ottilie était toute à lui!

La nuit était à peine rentrée dans ses droits que la lune se leva et éclaira leurs pas jusqu'au château. Un homme, le chapeau à la main, se rencontra sur leur passage et leur demanda l'aumône qu'il n'avait pas pu,

disait-il, recevoir encore de tout le jour à cause de la fête. La lueur de la lune permit à Edouard de reconnaître les traits de ce mendiant importun qu'il avait rencontré une fois ; mais heureux comme il l'était, aurait-il pu se fâcher et songer que la mendicité aurait été proscrite ce jour-là sous les peines les plus sévères? Il ne chercha pas long-tems dans ses poches, et lui donna une pièce d'or. Il aurait voulu rendre tout le monde heureux, parce que son bonheur lui paraissait sans bornes.

Cependant au château tout avait eu la plus heureuse issue. L'activité du chirurgien, la promptitude des préparatifs, les soins de Charlotte, tout avait concouru à rappeler le jeune enfant à la vie. Les personnes de la société s'étaient séparées, soit pour

voir encore quelque chose du feu d'artifice, soit pour prendre le chemin de leurs demeures.

Le capitaine, promptement séché et rhabillé, avait pris une part active aux soins qui avaient occupé tout le monde ; et à la fin tout rentra dans le repos, et il se trouva seul avec Charlotte. Ce fut alors qu'avec une confiance pleine d'amitié, il lui déclara que son départ serait fort prochain. Charlotte avait tant vécu ce soir-là, que cette découverte fit peu d'effet sur elle : elle avait vu comment son ami savait se dévouer, elle avait été témoin de la manière dont il avait sauvé un malheureux et dont il avait été sauvé lui-même. Ces incidens extraordinaires lui semblaient annoncer un avenir plein d'évènemens importans plutôt qu'un avenir de malheurs.

Edouard, au moment où il rentrait avec Ottilie, apprit également la nouvelle du prochain départ de son ami. Il soupçonnait que Charlotte en avait été informée beaucoup plutôt que lui, mais il était trop occupé de lui-même et de ses projets pour en ressentir quelque peine; au contraire, il se plut à écouter le détail de la position aussi riante qu'honorable dans laquelle le capitaine allait se trouver placé : ses vœux s'étendaient sans bornes dans l'avenir, et allaient au-devant des évènemens. Il voyait déjà Charlotte unie à son ami, lui-même uni à Ottilie; on n'aurait pas pu lui faire pour cette fête, un présent d'un plus haut prix.

Mais quelle ne fut pas la surprise d'Ottilie, lorsqu'elle entra dans sa

chambre, et qu'elle trouva le précieux coffre sur sa table ! Elle s'empressa de l'ouvrir. Tout était si bien empaqueté si bien arrangé qu'elle osait à peine le défaire, à peine osait-elle se remuer en y jetant les yeux. La mousseline, la batiste, la soie, les schalls et la dentelle rivalisaient en finesse et en beauté ; les bijoux n'avaient pas été oubliés. Elle comprit fort bien que l'intention de celui qui lui faisait ce présent était de l'habiller plus d'une fois de la tête aux pieds ; mais tout était d'une si grand prix et d'une telle recherche, qu'elle osait à peine se l'approprier dans sa pensée.

CHAPITRE XV.

Le lendemain matin, le capitaine avait disparu et avait adressé à ses amis un écrit plein de sentiment et de reconnaissance. Dès le soir il avait pris très-brièvement congé de Charlotte, et ils s'étaient dit un demi-adieu. Elle sentit que cette séparation serait éternelle, et elle prit son parti; car le comte, dans sa seconde lettre que le capitaine lui avait communiquée en dernier lieu, faisait mention d'un mariage très-avantageux; et quoiqu'il ne parût pas faire une grande attention à cet article, elle n'en regarda pas moins la réussite comme certaine, et renonça à lui entièrement et de bonne foi.

En récompense, elle crut pouvoir exiger d'autrui la violence qu'elle se faisait à elle-même ; ce qui ne lui avait point été impossible ne devait pas l'être pour un autre. C'est dans ce sentiment qu'elle engagea un entretien avec son mari ; elle y mit d'autant plus de franchise et de confiance, qu'elle sentait qu'il fallait pour une bonne fois mettre fin à leur position respective.

— Notre ami nous a quittés, dit-elle ; nous voilà de nouveau vis-à-vis l'un de l'autre comme auparavant, et il ne tiendrait qu'à nous de nous replacer entièrement dans notre première position.

Edouard qui entendait tout dans un sens favorable à sa passion, crut que Charlotte désignait par ces mots leur veuvage antérieur, et quoique

d'une manière vague, paraissait compter sur une séparation. Il répondit donc en souriant : « Pourquoi pas ? il n'y aurait qu'à s'entendre. »

Il fut donc bien étonné lorsque Charlotte répliqua : — Nous avons aussi un choix à faire sur la place que nous devons donner à Ottilie, car il se présente une double occasion de l'établir avantageusement. Ma fille étant auprès de sa grande tante, nous pouvons remettre Ottilie dans la pension ; elle peut aussi se placer dans une maison distinguée où elle partagerait avec une fille unique tous les avantages d'une éducation convenable.

— Cependant, reprit Edouard un peu remis, Ottilie s'est habituée à notre société, et peut-être toute autre lui deviendrait-elle insupportable.

— Nous avons tous pris des habitudes auxquelles nous devons renoncer, et tu n'as pas été le dernier à les prendre ; cependant voici une époque qui nous engage à réfléchir et qui nous avertit sérieusement de songer à l'avantage de tous les membres de notre petit cercle, et de ne pas nous refuser à un sacrifice nécessaire.

— Il ne me paraît pas juste, dit Édouard, qu'Ottilie soit sacrifiée, et ce serait la sacrifier que de la jeter maintenant au milieu d'un monde étranger. La bonne étoile du capitaine est venue le chercher ici ; nous devons le voir partir avec tranquillité et même avec satisfaction. Savons-nous quel sera le sort d'Ottilie ? pourquoi nous presser autant ?

— Notre sort à nous est assez clair, dit Charlotte avec une certaine émo-

tion ; et ayant pris la résolution de l'expliquer une bonne fois, elle continua : — Tu aimes Ottilie, tu t'accoutumes à la voir, elle-même n'est pas éloignée d'avoir du penchant et de la passion pour toi. Pourquoi craindrons-nous de dire ce que chaque moment nous revèle ? N'aurons-nous pas assez de prévoyance pour nous demander ce que tout cela deviendra ?

— Si l'on ne peut pas répondre sur-le-champ, dit Édouard en rassemblant ses forces, on peut cependant dire qu'il faut se résoudre à attendre ce que l'avenir doit nous dévoiler, lorsqu'il est impossible de prévoir les suites d'une affaire.

—Il ne faut pas, dans cette occasion, dit Charlotte, une grande sagesse pour

prévoir l'avenir, et, dans tous les cas, on peut dire que nous ne sommes point assez jeunes l'un et l'autre, pour courir les yeux fermés où nous ne voulons ni ne devons aller; personne n'est chargé de nous. Nous sommes nos premiers amis, nos propres *gouverneurs* ; personne ne s'attend à nous voir donner dans des excès, à nous trouver blâmables ou même ridicules.

— Peux-tu trouver mauvais, dit Edouard, qui n'avait rien à répondre au discours clair et franc de son épouse, peux-tu blâmer l'intérêt que je prends au bonheur d'Ottilie ? A son bonheur actuel, car pour l'avenir, il n'y faut pas compter. Représente-toi franchement et sans prévention Ottilie arrachée d'auprès de nous et livrée à des étrangers. Pour moi du

moins, je ne me sens pas assez cruel pour lui rendre un pareil changement nécessaire.

Edouard, malgré sa dissimulation, ne put cacher à Charlotte sa détermination. Elle aperçut, pour la première fois, combien il s'était éloigné d'elle; elle s'écria, avec émotion: « Ottilie peut-elle être heureuse, si elle trouble notre union, si elle enlève à moi un époux, un père à ses enfans? »

—Quant à nos enfans, je croyais que nous y avions pourvu, dit Edouard en souriant froidement; mais il ajouta d'un ton un peu plus amical: « Pourquoi porter tout de suite les choses à l'extrême? »

— Les passions touchent aux extrêmes, dit Charlotte; ne repousse pas, il en est tems encore, un conseil salutaire, et permets-moi de ve-

nir au secours de tous deux. Dans les occasions difficiles c'est à celui qui voit le plus clair à agir, à porter du secours, et, dans ce moment, c'est moi; mon ami, mon cher Edouard, permets-moi de chercher à nous sauver! peux-tu vouloir que je renonce de sang-froid à un bonheur légitime, aux droits les plus chers, à toi?

— Je ne dis pas cela, répondit Edouard avec quelque embarras.

— Tu le dis, répliqua Charlotte. Vouloir garder Ottilie avec nous n'est-ce pas accorder les conséquences qui doivent en résulter? Je n'insisterai pas davantage; mais si tu ne peux être maître de toi, du moins tu ne pourras point rester long-tems dans l'erreur.

Edouard sentit combien elle avait

raison, combien il est terrible, le mot qui vient dévoiler tout à coup les longs égaremens du cœur ! Pour éluder un moment, Edourda lui répondit : — Je ne vois pas encore où tu en veux venir.

— Mon projet était, dit Charlotte, de comparer avec toi les deux projets, ils ont tous deux de grands avantages. La pension serait plus convenable à l'état actuel de cette enfant ; mais l'autre place promet davantage, si l'on songe à son sort à venir. Alors elle exposa en détail à son mari les circonstances des deux positions, et finit par ces mots : « Quant à moi, je préférerais la maison de cette dame à la pension, pour plusieurs raisons, mais surtout parce que je ne voudrais pas contribuer à augmenter l'inclination, la passion

même du jeune homme qu'elle s'est attaché dans ce dernier lieu. »

Edouard parut l'approuver, mais ce n'était que pour gagner du tems. Charlotte qui voulait en venir à quelque chose de décisif, saisit le moment où Edouard parut cesser de s'opposer à ses vues, pour fixer à un jour très-prochain le départ d'Ottilie pour lequel elle avait déjà secrètement tout préparé.

Edouard frémit, il se crut trahi, et regarda les tendres expressions de sa femme comme préméditées et arrangées d'avance tout exprès pour lui enlever à jamais son bonheur. Il feignit de laisser la chose à sa disposition; mais il avait pris en lui-même sa résolution. Pour pouvoir respirer, et pour prévenir le malheur affreux dont le menaçait l'éloignement d'Ot-

tilie, il forma le dessein de s'éloigner de chez lui, il le laissa même entrevoir à Charlotte ; mais il sut lui donner le change en lui faisant croire qu'il ne voulait pas être présent au départ d'Ottilie, que même dès ce moment il avait pris la résolution de ne plus la voir. Charlotte qui crut avoir tout gagné, le seconda de son mieux. Il commanda les chevaux, indiqua à son valet de chambre ce qu'il devait emporter et comment il devait le suivre, et déjà prêt à partir il se mit à écrire.

Edouard à Charlotte.

« Ma chère, que le mal dont nous sommes atteints soit incurable ou non, je sens que pour éviter le désespoir prêt à s'emparer de mon ame, j'ai besoin d'un peu de répit pour

moi, pour nous tous. Quand je n'hésite pas à me sacrifier, j'ai le droit d'exiger quelque condescendance. J'abandonne ma maison pour n'y revenir que dans des circonstances plus favorables et plus tranquilles; tu l'habiteras pendant cet intervalle, mais que ce soit avec Ottilie, j'ai besoin de savoir qu'elle est auprès de toi, et non parmi des étrangers. Aie soin d'elle, traite-la comme tu l'as toujours fait, ou plutôt, témoigne-lui plus d'amitié, plus de tendresse, je promets de ne chercher à établir aucune relation secrète avec Ottilie. Laissez-moi quelque tems ignorer comment vous vivrez, je croirai que tout va bien, soyez de même à mon égard; la seule chose que je te demande avec instance, et du fond de mon cœur, c'est de ne pas essayer de placer Ot-

tilie ailleurs et dans d'autres circonstances. Une fois hors de l'enceinte de ton château, de ton parc, confiée à des mains étrangères, elle m'appartient et je m'en empare, si tu respectes mon inclination, mes vœux, ma douleur; si tu ménages mon illusion, mes espérances, je n'éviterai pas le régime, et ne finirai pas la guérison. »

Ces dernières expressions, échappées de sa plume ne partaient point de son cœur; il se mit même à pleurer amèrement en les relisant. Il fallait de manière ou d'autre renoncer au bonheur, au malheur même, ou aimer Ottilie! Il sentit pour la première fois toutes les conséquences de sa conduite; il s'éloigna sans savoir ce qu'il deviendrait, au moins ne devait-il pas la revoir alors; et qui lui

répondait qu'il la reverrait jamais? Mais la lettre était écrite, les chevaux étaient devant la porte ; il craignait à chaque instant de rencontrer Ottilie, et de voir sa résolution s'évanouir ; enfin il se remit, en songeant qu'il lui serait toujours possible de revenir sur ses pas, et que l'éloignement même le rapprochait de son but ; il se représenta au contraire Ottilie forcée de s'éloigner de sa maison s'il restait. Il cachette sa lettre, se précipite au bas de l'escalier et saute sur son cheval.

En passant devant l'auberge il aperçut sous le berceau le mendiant à qui la veille au soir il avait fait un don considérable. Assis à table, il dînait avec l'air du bonheur ; il se leva pour saluer Edouard avec respect, avec vénération. Edouard avait vu cette figure la veille, comme il donnait le

bras à Ottilie. Il se rappela avec un regret amer le plus heureux moment de sa vie ; sa douleur s'accrut, le sentiment de ses pertes lui devint insupportable. Tournant une seconde fois les yeux vers le mendiant, il s'écria : « Que je te porte envie ! tu jouis des dons que l'on t'a faits la veille ; moi je ne puis jouir de mon bonheur d'hier. »

Ottilie avait besoin de toute sa contenance pour calmer son trouble et sa douleur.

Dans ce moment le valet de chambre entra pour demander plusieurs effets de son maître, entr'autres sa tasse et quelques cuillers d'argent, ce qui faisait croire à Ottilie que le voyage serait plus long qu'elle ne l'avait pensé. Mais Charlotte répondit sèchement au domestique, qu'elle

ne savait pas ce qu'il voulait dire, attendu que c'était lui qui avait soin de tous les effets de son maître. Ce rusé valet qui ne voulait que dire un mot à Ottilie, et éloigner à cet effet Charlotte pour un moment, s'excusa et n'en persista pas moins sur sa demande ; Charlotte le refusa une seconde fois, il s'en alla, et la voiture partit.

Ce moment était terrible pour Ottilie ; elle ne comprenait rien de ce qui venait de se passer, la seule chose qu'elle sentit ce fut qu'Edouard lui était arraché pour long-tems. Charlotte pénétra son état affligeant et la laissa seule. Qui pourra peindre sa douleur, ses gémissemens ? Elle pria l'Etre suprême de la ménager ce jour-là seulement. Le jour et la nuit se passèrent en pleurs et en sanglots ;

mais le lendemain tout était tellement changé en elle qu'elle se croyait un être nouveau. Elle n'était pas à la vérité plus résignée que la veille ; mais elle s'étonnait d'exister encore, et de n'être pas en proie à d'autres infortunes qu'elle avait à redouter ; ce qu'elle craignait le plus après avoir repris ses sens, c'était que le départ de ces messieurs n'entraînât aussi le sien ; elle ignorait que les menaces d'Edouard lui assuraient son séjour auprès de Charlotte ; toutefois la conduite de celle-ci contribua à la calmer un peu. Intimement persuadée de l'inefficacité des paroles au milieu de la tourmente des passions, mais sachant aussi que la présence d'esprit et l'à-propos remédient à beaucoup de maux, Charlotte ne cherchait qu'à occuper cette malheureuse enfant ;

elle la quittait le moins possible, et lui suggérait sagement des réflexions salutaires. Entr'autres elle lui dit : « On nous sait toujours gré de tirer les personnes qui nous sont chères de l'embarras où les jette une passion violente. Mettons-nous tranquillement à continuer l'ouvrage que ces messieurs ont laissé là ; ils nous auront de la reconnaissance à leur retour, d'avoir conservé et achevé par la modération ce que leur fougue impétueuse tendait à détruire. »

— Puisque vous parlez de modération, reprit Ottilie, je ne puis vous cacher ce qui me vient dans l'idée, relativement à la conduite immodérée que tiennent les hommes, surtout dans l'usage du vin. Combien de fois n'ai-je pas remarqué avec douleur que cette habitude leur faisait perdre la

raison, la prudence, les ménagemens, les égards, l'amabilité enfin, et ne produisait que désordre et malheur à la place de tout le bien qu'un homme excellent aurait été capable de faire? que de résolutions violentes n'ont pas dû souvent en être la suite?

Charlotte lui donna raison; cependant elle cessa cette conversation, parce qu'elle ne sentait que trop que le souvenir d'Edouard la provoquait, et que celui-ci n'était pas exempt du reproche d'augmenter de tems à autre, par l'usage du vin, sa satisfaction, sa vivacité et son amabilité.

Une autre fois Ottilie fut toute surprise d'entendre parler à Charlotte du mariage prochain du capitaine comme d'une affaire très-connue et très-certaine; elle commençait à regarder les rapports de Charlotte avec

lui sous un autre point de vue que sous celui d'Edouard ; elle doublait d'attention et épiait chaque mot, chaque ligne, chaque pas de sa bienfaitrice. Ottilie était devenue prudente et soupçonneuse sans le savoir.

Charlotte s'occupa ensuite de l'examen de l'état de son ménage et des affaires de la maison, et elle força Ottilie à la seconder activement. Elle mit de l'économie dans ses dépenses, sans cependant les restreindre avec excès ; tout bien considéré, elle regarda même les derniers évènemens comme un hasard heureux ; car si l'on eut suivi les premiers projets, on se serait perdu dans de vastes entreprises ; et par une spéculation très-mal calculée, on aurait délabré une belle fortune, afin de jouir plus vite des fruits qu'on se promettait de ces efforts.

Ainsi, au lieu d'interrompre les travaux qui étaient commencés dans le parc, elle les fit continuer au contraire jusqu'à ce que les fondemens fussent terminés ; mais elle en resta là, voulant ménager quelqu'occupation à son mari lorsqu'il serait de retour.

Dans ces travaux elle ne put se louer assez des procédés de l'architecte ; bientôt le lac s'offrait à la vue dans toute son étendue; les bords en étaient couverts de gazon et d'arbustes. Dans la nouvelle maison on avait également achevé le principal travail; il ne restait plus qu'à l'orner, c'est ce qu'elle réserva pour un autre tems. Elle se comporta dans tout cela avec calme et avec gaîté. Ottilie fit semblant de l'imiter; mais au fond elle ne chercha qu'à épier si l'on s'attendait à voir Edouard de retour ou non ; ce ne fut

que cette considération qui l'intéressait dans ces dispositions. Voici ce qui fixa, par cette raison, particulièrement son attention.

On avait engagé une troupe d'enfans du village, pour tenir propre le parc qui était devenu très-considérable ; cette idée venait d'Edouard. On leur fit faire une espèce d'uniforme pour s'en revêtir le soir, après qu'ils auraient terminé leur journée et qu'ils se seraient lavés et nettoyés. Le dépôt de ces habillemens était dans le château ; le plus raisonnable et le plus exact de ces petits paysans était chargé de la surveillance des autres ; c'était l'architecte qui dirigeait cette troupe, et l'accoutumait promptement à l'ordre, à l'obéissance, et à une certaine uniformité dans le travail. Rien n'était

effectivement plus curieux que de voir arriver au parc cette petite bande, les uns munis de petites bêches, de pioches et de rateaux; les autres qui les suivaient, portaient des paniers pour emporter l'ivraie et les pierres; d'autres enfin qui fermaient la marche, traînaient derrière eux le gros cylindre de fer. L'architecte entrevit dans ce spectacle d'un nouveau genre, une excellente idée pour un bas-relief devant un pavillon; mais Ottilie ne pensa en les voyant qu'à la solennité que cette troupe donnerait à la fête du retour du maître de la maison; en même tems elle conçut le projet d'y contribuer à son tour d'une manière semblable, et voici comment.

Jusqu'alors on avait cherché à exciter à l'ouvrage les petites filles du

village, en leur faisant apprendre à coudre, à tricoter, à filer et autres travaux de femmes; depuis que cette institution existait, elle avait déjà influé beaucoup sur la propreté et l'ordre dans les maisons villageoises. Ottilie ne s'en était mêlée cependant que par hasard ou par fantaisie; mais elle voulut s'en occuper sérieusement. Elle s'aperçut bien qu'on ne peut pas former une troupe de filles comme une troupe de garçons; elle se contenta donc, en suivant ce que lui dictait son bon sens, et sans avoir un plan réglé, d'inspirer à chacun de ces enfans de l'attachement pour sa maison, pour ses parens et pour ses frères et sœurs.

Elle réussit auprès de toutes, à l'exception d'une seule contre laquelle il lui venait toujours des plaintes, et

qu'on accusait de manquer d'application et de ne rien faire absolument chez elle. Ottilie ne put cependant se fâcher contre elle, parce que cette petite fille témoignait une affection particulière pour elle seule. Elle la suivait, et courait avec elle toutes les fois qu'elle voulait le permettre ; ce n'était qu'avec Ottilie, avec sa jolie maîtresse qu'elle travaillait et qu'elle avait de la gaîté. Ottilie ne fit d'abord que supporter la société de cet enfant caressant ; peu à peu elle s'y attacha, et à la fin elle ne s'en sépara plus : depuis lors Naney accompagnait partout sa maîtresse. Celle-ci se rendait fréquemment au jardin et jouissait du bel aspect d'une végétation florissante. Le tems des fraises et des cerises venait de finir, mais Naney trouvait encore de quoi se régaler, tandis qu'Ottilie ai-

mait à s'entretenir avec le vieux jardinier sur la riche récolte qu'il se promettait pour l'automne; ce qui la charmait dans l'entretien de ce brave homme, c'était de l'entendre parler si savamment de sa profession et de mêler à tous ses discours le nom de son maître. Lorsqu'une fois Ottilie lui fit part du plaisir qu'elle éprouvait en voyant les rejetons du printems prospérer au-delà de son attente, le jardinier lui dit d'un air grave: « Je désire seulement que notre bon maître puisse y trouver du plaisir un jour. S'il venait pour l'automne prochain, il verrait quelles belles espèces il y a dans le vieux jardin du château, du tems de monsieur son père. Les jardiniers d'aujourd'hui ne s'y entendent pas si bien que les chartreux d'autrefois. On donne aux fruits tou-

tes sortes de noms, on ente les rejetons, on les élève, et enfin quand il en vient des fruits, on voit qu'il ne vaut pas la peine d'accorder à ces arbres une place dans le jardin. »

Toutes les fois que ce vieux serviteur voyait Ottilie, il ne manquait pas de lui demander des nouvelles du retour de son maître, et si Ottilie lui répondait qu'elle n'en avait aucune, il lui faisait voir combien il était sensible à la méfiance qu'elle semblait montrer envers lui, ce qui ne causait pas moins de peine à celle-ci; elle ne pouvait cependant se séparer de ses parterres et de ces planches : tout ce qu'ils avaient semé et planté ensemble venait parfaitement bien, et ne demandait plus de soin, si ce n'est celui de la petite Nancy qui était toujours prête à arroser. Avec qu'elles sensations Ottilie

ne regardait-elle pas ses fleurs, qui ne devaient paraître dans tout leur éclat que pour le tems de la fête d'Edouard, où elles devaient servir de gages de son affection et de sa reconnaissance? L'espérance de voir arriver cette fête n'était pas cependant toujours également vive dans son cœur; quelquefois des inquiétudes secrètes et des doutes venaient le tourmenter et y jeter le trouble. Il était difficile de rétablir ces manières franches et ouvertes qui avaient régné auparavant entre elle et Charlotte; d'ailleurs l'état de ces deux femmes était très-différent. Charlotte avait la plus belle perspective pour l'avenir, si tout rentrait dans l'état ancien; Ottilie, au contraire, dans cette supposition, perdait tout, car son véritable bonheur n'avait commencé que depuis sa liaison avec

Edouard, et pendant son absence elle se trouvait plongée dans un vide dont elle n'avait eu aucune idée auparavant ; car un cœur qui cherche, sent qu'il lui manque quelque chose, mais un cœur qui a perdu, regrette ce dont il a joui.

Le désir devient mécontentement et impatience, et le cœur d'une femme, bien qu'il soit accoutumé à la patience, peut en pareil cas aisément sortir de sa sphère et se frayer une route pour arriver au terme de ses désirs.

Ottilie n'avait pas encore renoncé à Edouard, et comment aurait-elle pu faire autrement ? C'est en vain que Charlotte, contre sa propre conviction, s'imaginait que rien n'était plus naturel que de voir un jour son mari et Ottilie rentrer chacun dans leur devoir. Combien de fois Ottilie ne se

jetait-elle pas la nuit, après s'être bien enfermée, à genoux devant la boîte qui renfermait les présens d'Edouard, dont elle n'avait encore rien pris ni même déplacé? Combien de fois cette pauvre fille ne se levait-elle pas avant le jour pour quitter la maison, où elle trouvait jadis tout son bonheur, et pour parcourir la contrée dont les beautés n'étaient auparavant rien à ses yeux? Fatiguée de sa promenade, elle se jetait quelquefois dans le bateau et le dirigeait avec l'aviron jusqu'au milieu du lac. Arrivée là, elle tirait de sa poche une relation de voyage, se balançait sur les ondes, se transportait en imagination dans des pays inconnus, et y plaçait son ami toujours présent à son esprit, autant qu'Ottilie vivait dans le souvenir d'Edouard.

CHAPITRE XVI.

On pense bien que l'homme actif, dont nous avons déjà fait la connaissance, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la rupture éclatée entre ses amis, fut sur-le-champ prêt à signaler son amitié et sa singulière activité, quoiqu'aucun des deux partis n'eût encore invoqué son secours. Il jugea cependant à propos d'attendre encore un peu, parce qu'il savait fort bien qu'il est plus difficile de raccommoder des brouilleries entre des personnes bien élevées qu'entre des gens sans éducation. C'est pour cela qu'il voulut d'abord les abandonner à eux-mêmes; mais enfin ne pouvant plus y tenir, il se mit en route pour aller décou-

vrir la retraite d'Edouard, sur laquelle il avait quelques renseignemens.

Il parvint dans une vallée délicieuse dont le fond était une suite de prairies couvertes d'une verdure charmante et arrosées par un ruisseau qui serpentait en tous sens. Sur les coteaux des environs s'étendaient des champs et des vergers entremêlés de quelques villages assez épars pour donner à l'ensemble un air paisible, et former un tableau si non pittoresque, du moins agréable.

Une jolie ferme composée d'une habitation gaie et simple entourée de jardins, s'offrit enfin à la vue de notre voyageur. Il jugea que c'était là la demeure actuelle d'Edouard, et il ne se trompa point.

Dans le calme de la solitude, Edouard s'abandonnait tout entier au sentiment de sa passion, formait mille plans dans son esprit, nourrissait mille espérances. Il ne pouvait pas se cacher qu'il aurait voulu voir Ottilie, qu'il aurait voulu l'emmener auprès de lui; il était forcé d'avouer à lui-même les vœux qu'il osait former et qu'il était prêt à entreprendre; alors son imagination agitée parcourait toutes les chances qui pouvaient s'offrir. Si Ottilie ne devait jamais être à lui, s'il ne devait jamais la posséder d'une manière légitime, il voulait au moins lui assurer la possession de cette terre. Elle y vivrait seule, indépendante et heureuse; et quand son imagination, ingénieuse à le tourmenter, l'entraînait encore plus loin, il pensait qu'elle

y vivrait peut-être heureuse avec un autre.

C'était ainsi que ses jours se passaient dans une éternelle alternative d'espérance et de douleur, entre les larmes et une sérénité passagère, entre les projets, les préparatifs et le désespoir. La vue de Mittler ne le surprit pas. Il y avait long-tems qu'il s'attendait à le voir arriver, et il lui fit une sorte d'accueil. Le croyait-il envoyé par Charlotte, il s'était préparé d'avance à toutes sortes de justifications et de délais, et ensuite à des propositions plus décisives. Se flattait-il qu'on venait lui donner des nouvelles d'Ottilie, Mittler devenait aussi cher qu'un envoyé du ciel.

Edouard fut donc aussi attristé qu'interdit, quand il aperçut que Mittler n'était envoyé par personne, mais

qu'il venait de son propre chef. Son cœur se referma, et la conversation eut long-tems de la peine à s'engager. Cependant, Mittler savait trop bien qu'une ame occupée par l'amour, éprouve un besoin pressant de se répandre au dehors, d'épancher devant un ami ce qui se passe en elle. Aussi, après quelques propos et quelques reparties insignifiantes, se décida-t-il à sortir de son rôle, et à laisser celui de médiateur pour prendre celui de confident. Comme il blâmait Edouard, avec le ton de l'amitié, de la vie solitaire qu'il menait : « Oh ! mon ami, lui répondit Edouard, j'étais bien loin de savoir d'avance que cette vie pût avoir autant de charmes ; ici, je suis sans cesse occupé d'elle, sans cesse à ses côtés. Je jouis du bonheur de pouvoir me représenter tous les instans où Ot-

tilie se trouve, où elle va, où elle s'arrête, où elle se repose. Je la vois ici agir comme à son ordinaire, faire ce qu'elle faisait, s'occuper de tous les détails qui remplissaient sa vie, et constamment empressée à me prévenir. Je fais plus, car comment pourrais-je autrement goûter encore quelque bonheur loin d'elle? mon imagination fait elle-même ce qu'Ottilie devrait faire pour se rapprocher de moi. J'écris en son nom des lettres pleines d'une douce confiance que je crois recevoir d'elle; je lui réponds, et je garde les deux lettres l'une auprès de l'autre. J'ai promis de ne pas faire un seul pas pour m'approcher d'elle, et je garderai ma promesse. Mais quelle contrainte, quel devoir lui défendent de venir me rejoindre? Charlotte aurait-elle eu cette cruauté?

aurait-elle exigé d'elle la promesse, le serment de ne pas m'écrire, de ne pas me donner de ses nouvelles? Cela est naturel, cela est vraisemblable, et pourtant cette barbarie me paraîtrait inouïe, révoltante. Si elle m'aime, comme je le crois, comme j'en suis certain, qui l'arrête? qui l'empêche de fuir et de se jeter dans mes bras? Elle le doit, elle le pourrait, me dis-je quelquefois à moi-même. Toutes les fois que j'entends bouger dans l'antichambre, je regarde à la porte : C'est elle, me dis-je, oui, c'est elle! Que sais-je? quelque évènement imprévu pourrait la ramener. La nuit, quand je m'éveille et que la lampe jette dans ma chambre une clarté pâle et incertaine, sa figure, son ombre, une image d'elle devrait errer devant mes yeux, s'avancer vers moi, me saisir, me per-

suader un instant qu'elle pense à moi, qu'elle est à moi.

» Une jouissance unique me reste encore. Lorsque j'étais près d'elle, je ne rêvais jamais à elle; aujourd'hui que nous sommes séparés, je la retrouve dans mes rêves, nous sommes ensemble, je la vois au milieu de ses compagnes d'où elle semble me dire qu'il n'y a rien de plus beau qu'elle, rien de plus digne de mon amour. C'est ainsi que son image vient se mêler à tous mes songes. Un parfait accord, tous nos désirs, toutes nos volontés se rencontrent; quelquefois il me semble que nous signons ensemble un contrat; son écriture et la mienne, son nom et le mien se confondent.

» Une amertume secrète vient pourtant quelquefois se mêler à ces délicieuses rêveries. Quelquefois je lui

vois faire des choses qui blessent l'idée pure que je me suis formée d'elle, et les angoisses que j'éprouve alors me font sentir mieux que jamais combien je l'aime. Quelquefois, contre son caractère, elle me provoque et me tourmente ; mais à l'instant sa figure change, son charmant visage s'altère et perd son expression céleste, ce n'est plus elle ; cependant je reste plongé dans le chagrin et le désespoir.

» Ne souriez pas, cher Mittler, ou bien, oui, souriez. Non, je ne rougis pas de ce penchant, de cet amour passionné que vous pouvez taxer de folie ; non, je n'avais pas encore aimé, j'éprouve pour la première fois ce que c'est que l'amour. Ma vie passée toute entière ne se présente plus à moi que comme un vain

songe, une succession de passe-tems frivoles, d'insipides divertissemens qui laissaient mon ame désœuvrée et mon cœur vide. Il me semble que je n'ai commencé à vivre que de l'instant où je l'ai connue, où j'ai commencé à l'aimer, où j'ai senti que mon existence était liée pour jamais à la sienne. Dès ce moment une seule pensée a absorbé toutes les facultés de mon ame : pensée déchirante, source de larmes et de peines, mais dont je ne me détacherai de ma vie ! »

Edouard, en ouvrant ainsi son cœur à Mittler, aurait dû ressentir quelque soulagement ; mais il aurait été forcé de se retracer encore une fois tous les traits de sa cruelle situation. Vaincu par la douleur et attendri encore davantage par l'aveu qu'il

venait de faire, il laissa échapper d'abondantes larmes.

Mittler, d'autant moins disposé à démentir son caractère brusque et inflexible, que cette explosion inattendue de la passion d'Edouard lui faisait manquer le but de son voyage, exprima hautement sa désapprobation. — Edouard, dit-il, redevenez homme, songez à ce que vous devez à la dignité de votre sexe; n'oubliez pas que le plus grand honneur que puisse acquérir un homme est de se posséder dans le malheur, et de supporter la douleur avec une noble fermeté, que c'est un moyen infaillible d'être considéré, respecté et cité partout comme un modèle.

Edouard était absorbé par des sentimens trop accablants pour être en état de l'entendre. — L'homme heu-

reux, l'homme content peut à son aise prêcher le courage, poursuivit Edouard, mais il aurait honte de lui-même, s'il pouvait sentir combien ses leçons le rendent odieux à l'homme qui souffre. Loin de moi ces cœurs secs, ces yeux qui n'ont jamais donné de larmes au malheur, ces heureux pour lesquels le malheureux ne devrait servir que de spectacle; il devrait, au milieu des angoisses les plus cruelles du corps et de l'ame, montrer encore une attitude noble pour obtenir leurs applaudissemens! Cher Mittler, je vous suis obligé de votre visite, mais si vous voulez me donner une preuve de votre amitié, allez faire un tour dans le jardin, dans la campagne; nous nous retrouverons. Je tâcherai, dans l'intervalle, de me calmer et de me mettre plus en état d'être avec vous.

Mittler aima mieux fléchir que de rompre un entretien qu'il aurait eu de la peine à renouer. Edouard, de son côté, n'était point fâché de continuer la conversation, outre qu'il espérait d'ailleurs de pouvoir la faire servir à ses desseins.

— Véritablement, dit Edouard, les discussions ne servent à rien; cependant celle-ci a servi à me faire apercevoir mieux qu'auparavant ce à quoi je dois me décider, ce à quoi je suis résolu. Ma vie actuelle, ma vie à venir sont devant mes yeux; il ne me reste plus à choisir qu'entre un état de malheur et le comble du bien-être. Opérez, homme excellent, un divorce qui est devenu si nécessaire, qui est réellement déjà fait; obtenez pour moi le consentement de Charlotte. Je ne m'expliquerai pas sur les

raisons qui me font croire qu'elle s'y résoudra. Allez, cher Mittler, allez auprès d'elle, procurez-nous à tous la tranquillité, procurez-nous le bonheur!

Mittler demeura interdit. Edouard poursuivit : « Ma destinée et celle d'Ottilie ne peuvent plus être séparées, et nos vœux seront accomplis. Voyez-vous ce verre? nos deux chiffres y sont gravés. Un convive dans la joie du festin le fit sauter en l'air, le verre devait se briser en mille pièces sur le carreau, il fut pris en l'air et ne tomba point. Je l'ai racheté à grand prix, et j'y bois maintenant tous les jours, pour me convaincre tous les jours que les nœuds que la destinée a formés sont indissolu[illegible]

— O Dieu, s'écria Mittler, quelle patience ne me faut-il pas avoir avec

mes amis ! Il faut que je rencontre aussi de la superstition, de tous les fléaux qui affligent l'espèce humaine, celui que j'abhorre le plus ! Nous jouons avec les présages, les pressentimens et les songes, et nous donnons par-là de l'importance aux moindres circonstances de la vie. Mais quand les évènemens deviennent graves, quand tout se meut et s'agite autour de nous, ces fantômes de notre imagination ne font que rendre l'orage encore plus affreux.

— Ne laisserez-vous pas, au moins, dans cette incertitude de la vie, dit Edouard, dans cette alternative d'espérance et de crainte, ne laisserez-vous pas au cœur inquiet une sorte de fanal qui le dirige et l'aide à se tirer de cette mer orageuse ?

— Je le souffrirais volontiers, ré-

pliqua Mittler, s'il y avait seulement quelque bon effet à en attendre; mais j'ai toujours remarqué que personne ne prend garde aux symptômes qui devraient inspirer une crainte salutaire, tandis qu'on dirige toute son attention sur ceux qui flattent nos espérances, et que c'est pour ceux-ci seulement qu'on a une véritable foi.

Mittler, qui se croyait jeté dans les sombres régions de la métaphysique, dans lesquelles il se trouvait toujours mal à l'aise, prit le parti, pour en sortir, de céder aux instances d'Edouard, et consentit à se rendre auprès de Charlotte. En effet, qu'opposer à Edouard dans ce moment-là? Gagner du tems, tâcher de découvrir les dispositions des femmes, était même, dans sa façon de voir,

la seule chose qui lui restât à faire.

Il se hâta donc d'aller auprès de Charlotte, à qui il trouva le même air de calme et de sérénité qu'à l'ordinaire. Elle ne fit pas difficulté de l'informer de tout ce qui s'était passé, car le discours d'Edouard n'avait pu l'instruire que des effets. Il entra lui-même en matière avec beaucoup de ménagemens, mais il ne put jamais prendre sur lui de prononcer, même en passant, le mot de divorce. Quel fut son étonnement, son ravissement, lorsque Charlotte, à la suite de tant de choses possibles, lui dit à la fin : « Je dois croire, je dois espérer que tout ira bien désormais, qu'Edouard se rapprochera de moi. Comment pourrait-il en être autrement lorsque je suis remplie d'espérances? »

— Vous ai-je bien entendu, dit Mittler. — Parfaitement, reprit Charlotte. — Mille fois bénie soit cette nouvelle ! s'écria Mittler en joignant les mains. Je connais la force de cet argument sur l'esprit d'un époux. Combien d'unions n'ai-je pas vu accélérées, resserrées, rétablies par ce seul mot d'espérance ? Cependant, pour ce qui me regarde, j'aurais toute espèce de raison d'être mécontent. Mon amour-propre n'y trouve pas son compte. Vous ne devez rien ni l'un ni l'autre aux peines que je me suis données.

Je suis ici comme un médecin de mes amis, qui réussissait dans toutes ses cures quand ses malades étaient des pauvres qu'il traitait pour l'amour de Dieu, et qui parvenait rarement à guérir les gens riches qui le payaient,

bien. Heureusement que la chose s'arrange d'elle-même, sans quoi tous mes discours, tous mes efforts seraient demeurés sans fruit.

Charlotte lui demanda instamment de retourner auprès d'Edouard, de se charger pour lui d'une lettre d'elle, et de voir par ses propres yeux ce qu'il y aurait à faire, les mesures qu'il y aurait à prendre. Mittler s'y refusa obstinément. Tout est déjà fait, s'écria-t-il. Ecrivez, le premier messager sera tout aussi bon que moi. Il faut que je me rende là où je suis le plus nécessaire ; je ne reviendrai que pour vous féliciter. Je vais à un baptême.

Charlotte fut mécontente de Mittler, comme cela lui était fréquemment arrivé. Son bon cœur et son empressement produisaient beaucoup

de bons effets, mais sa précipitation gâtait presque toujours les choses. Personne ne se laissait entraîner plus que lui à des résolutions du moment.

Le messager de Charlotte arriva auprès d'Edouard, qui le reçut avec une sorte d'effroi. Cette lettre pouvait lui apporter également ce qu'il désirait et ce qu'il craignait d'apprendre. Il hésita long-tems à rompre le cachet; à la fin il ouvrit sa lettre, la lut, et demeura pétrifié quand il fut arrivé à ce passage qui la terminait :

«Rappelle-toi cette nuit où, comme un amant, tu vins visiter ton épouse, où tu l'attiras irrésistiblement à toi, où tu la pressas dans tes bras comme une maîtresse. Adorons dans cette singulière circonstance une faveur spéciale du ciel, qui a voulu former un nouveau lien pour nous

rapprocher l'un de l'autre, au moment où le bonheur de notre vie menaçait de s'évanouir. »

Ce qui se passa dès cet instant dans l'ame d'Edouard serait trop difficile à dépeindre. L'homme oppressé sous le poids de sa douleur, a quelquefois à la fin l'idée de revenir à ses anciennes habitudes, à ses anciens goûts pour se fuir lui-même, pour remplir le vide de son affreuse existence.

La chasse et la guerre sont des ressources toujours prêtes pour un gentilhomme. Edouard sentait le besoin de chercher un danger extérieur pour ramener, s'il se pouvait, l'équilibre dans son ame. Il était impatient de chercher la mort, parce que l'existence lui était devenue insupportable; c'était même une consolation pour lui que de songer qu'il ne serait plus, et que

son Ottilie, ses amis, pourraient recouvrer le bonheur. Il était bien sûr que personne ne s'opposerait à sa résolution, parce qu'il aurait soin de la tenir secrète. En conséquence, il fit son testament avec toutes les formalités requises : c'était pour lui une douce satisfaction que de pouvoir faire le bonheur d'Ottilie. Il avait pourvu au sort de Charlotte, de l'enfant qu'elle portait dans son sein, du capitaine, de ses domestiques. La guerre qui venait d'éclater favorisait son dessein. Des désagrémens l'avaient engagé, dans sa jeunesse, à quitter le service; maintenant il éprouvait un noble sentiment à l'idée de combattre avec un général sous lequel il pût être sûr de vaincre et espérer de trouver la mort.

Ottilie, en apprenant le secret de

Charlotte, fut consternée au moins autant qu'Edouard, et rentra avec amertume en elle-même. Tout était fini pour elle; l'espérance lui était interdite, et elle n'osait former aucun désir. Son journal, dont nous extrairons bientôt quelques passages, nous découvrira ce qui se passait dans son cœur.

CHAPITRE XVII.

Il nous arrive souvent de voir dans le cours ordinaire de la vie, une chose que nous ne manquons pas de louer dans l'épopée comme un tour d'adresse du poëte. Les principaux personnages s'éloignent-ils, se cachent-ils, s'abandonnent-ils à l'inaction, aussitôt un second, un troisième, que jusqu'alors on avait à peine remarqué, occupe la place, et tandis qu'il déploie toute son activité, il nous paraît mériter notre attention, notre intérêt, et même nos éloges et nos applaudissemens.

C'est ainsi qu'après l'éloignement du capitaine et d'Edouard, l'architecte acquit chaque jour plus d'im-

portance ; en effet, c'était de lui seul que dépendait la place et l'exécution de plus d'une entreprise ; il donnait lieu à ce sujet d'admirer son intelligence et son activité, en même tems il prodiguait tous ses soins aux dames, et savait les amuser dans leurs momens d'inaction et d'ennui. Son extérieur était bien propre à inspirer la confiance et à faire naître l'inclination ; c'était, dans toute l'étendue du terme, un jeune homme fait à merveille ; d'une taille élancée, peut-être un peu trop grand ; il avait de la modestie sans embarras, il était confiant sans importunité, il se chargeait avec plaisir de tout ce qui demandait du soin ou de la peine, comme il calculait avec la plus grande facilité. L'intérieur du ménage ne fut bientôt plus un secret pour lui,

et son influence bienfaisante se répandit sur tout. Comme on lui laissait ordinairement l'emploi de recevoir les étrangers, il avait le talent d'écarter les visites imprévues, ou d'y préparer si bien les dames, qu'elles n'en éprouvaient aucune contrariété.

Un jour entr'autres un jeune jurisconsulte ne lui donna pas peu d'embarras; cet étranger, dépêché par un gentilhomme voisin, parla d'une affaire qui n'était pas d'une grande importance, et qui cependant causa beaucoup de trouble à Charlotte. Nous sommes obligés de faire mention de cet incident, parce qu'il mit en mouvement plusieurs ressorts qui, sans cela, fussent peut-être restés long-tems en repos.

On n'a pas oublié les changemens que Charlotte avait commencés dans

le cimetière. Toutes les tombes qui s'y trouvaient avaient été dérangées, et placées le long du mur de l'église, le reste du terrain avait été mis de niveau, à l'exception d'un large sentier qui menait à l'église et à une petite porte plus éloignée; l'espace était couvert de plusieurs espèces de trèfle dont la verdure et les fleurs produisaient un effet charmant. Les nouvelles tombes devaient à l'avenir être disposées dans un certain ordre; mais le terrain au-dessus de chacune devait toujours être uni et ensemencé. Personne ne pouvait disconvenir que ce nouvel arrangement ne fût plus propre que l'ancien, à donner au cimetière, les dimanches et les jours de fête, un aspect plus agréable et plus imposant. Le vieux pasteur très-attaché à toutes les anciennes cou-

tumes, ne s'était d'abord pas montré très-satisfait du nouvel ordre de choses; mais il avait fini par en être très-content, lorsque, semblable à Philémon assis avec sa Baucis au-dessous des tilleuls antiques qui ombrageaient la porte de derrière de sa maison, il avait devant les yeux, au lieu des buttes qui couvraient les tombes, un beau tapis vert dont l'émail récréait sa vue, et dont le produit devait enrichir son ménage; car Charlotte avait assuré au pasteur la jouissance de ce coin de terre.

Malgré cela plusieurs membres de la communauté avaient trouvé mauvais que l'on eût enlevé la marque qui distinguait le lieu où reposaient leurs ancêtres, et éteint à peu près leur souvenir. Les pierres sépulcrales bien conservées, indiquaient en ef-

fet quelle était la personne enterrée ; mais ne faisaient pas connaître le lieu précis où était le sépulcre, et c'est en quoi consistait le point essentiel à ce que prétendaient quelques-uns des mécontens.

Cette opinion était aussi celle d'une famille voisine qui depuis longues années s'était réservé une place dans le lieu du repos commun, et avait établi pour cela une petite fondation en faveur de l'église. Or, le jeune jurisconsulte avait été dépêché pour revendiquer la fondation, et pour prouver qu'on ne devait plus la payer, puisque la condition qui y avait donné lieu avait été annulée par une des parties, sans avoir égard aux représentations et aux réclamations élevées à ce sujet. Charlotte qui la première avait eu l'idée de ce chan-

gement, voulut parler au jeune jurisconsulte. Il présenta avec force, et cependant d'un ton assez réservé, les motifs sur lesquels son commettant et lui appuyaient leur opinion, et il fit naître de sérieuses réflexions à toute la société.

« Vous voyez, dit-il après un court » préambule dans lequel il sut ex- » cuser son importunité, vous voyez » que le plus petit comme le plus grand » est intéressé à désigner précisément » le lieu qui conserve les siens. C'est » une espèce de consolation pour le » pauvre paysan qui a la douleur d'en- » terrer son enfant, de placer sur » le tombeau une chétive croix de » bois, de l'orner d'une guirlande, et » d'en garder ainsi le souvenir au » moins aussi long-tems que dure son » affliction; car il n'est que trop vrai

» que ce signe est, ainsi que la dou-
» leur, usée par le tems. Les per-
» sonnes riches placent des croix de
» fer, cherchent à leur donner de la
» solidité et de la durée par toutes
» sortes de moyens ; aussi subsistent-
» elles pendant très-long-tems ; mais
» comme à la fin elles éprouvent
» de même l'effet de la destruction
» et disparaissent, les gens aisés ont
» songé avec raison à ériger une pierre
» qui promet de durer pour plusieurs
» générations et qui peut être restau-
» rée et renouvelée par les descen-
» dans. Ce n'est cependant pas cette
» pierre qui a de l'attrait pour nous ;
» c'est ce qui est renfermé au-des-
» sous, c'est ce qui même a été con-
» fié à la terre ; il est bien moins ques-
» tion du souvenir que de la per-
» sonne, de ce qui rappelle sa mé-

» moire que de sa présence. J'em-
» brasse plus aisément et plus intime-
» ment sur le tertre qui le couvre que
» sur la pierre sépulcrale l'objet chéri
» dont la mort m'a séparé; le monu-
» ment n'est réellement que peu de
» chose, mais à l'avenir il servira en-
» core de point de ralliement aux
» époux, aux parens, aux amis, qui
» même après leur séparation pour-
» ront encore s'y réunir, et le vivant
» conservera le droit d'écarter et
» d'éloigner les étrangers et les mal-
» veillans de la tombe de son ami
» qui repose.

» Je soutiens donc que mon com-
» mettant est pleinement en droit de
» reprendre sa fondation; cette pré-
» tention est au moins très-juste, car
» les membres de sa famille ont été
» lésés de telle manière, qu'on ne

» peut songer à aucune espèce de dé-
» dommagement. Vous leur ravissez
» la jouissance douce et douloureuse
» tout à la fois de porter leur of-
» frande à la tombe de l'objet qu'ils
» ont aimé, et l'espoir consolant de
» reposer un jour à ses côtés. »

« L'affaire, répondit Charlotte,
» n'est pas d'une importance assez
» grande, pour qu'elle puisse en-
» gager à soutenir un procès. Je me
» repens si peu de mon arrangement,
» que je suis prête à indemniser l'égli-
» se de ce qu'il lui fait perdre. A pré-
» sent, je vous avouerai franchement
» que vos argumens ne m'ont pas
» persuadée ; l'idée, qu'au moins
» après la mort tout aboutit à une
» égalité universelle, me semble te-
» nir à un sentiment plus pur et plus
» satisfaisant, que celui qui naît du

» caprice bizarre de porter obstiné-
» ment au-delà du trépas nos atta-
» chemens, nos rapports sociaux et
» tout ce qui nous est personnel.
» Qu'avez-vous à dire à cela? deman-
» da-t-elle à l'architecte. »

« Je pourrais dans une affaire de
» cette nature, répondit celui-ci,
» m'abstenir de discuter, ou de don-
» ner une décision. Permettez-moi
» d'exprimer modestement ce qui
» tient plus particulièrement à mon
» art et à ma façon de penser. Puis-
» que nous ne sommes plus assez
» heureux pour presser contre notre
» sein l'urne renfermant les restes
» d'un objet chéri, puisque nous ne
» sommes ni assez riches, ni assez
» dégagés de tout sentiment terrestre
» pour les conserver à l'abri de la
» corruption dans de grands sarco-

» phages ornés avec luxe, puisqu'en-
» fin nous ne trouvons pas assez de
» place dans les églises pour nous et
» pour les nôtres, et que nous som-
» mes déposés au dehors, nous avons
» tous sujet, Madame, d'approuver
» l'ordre et l'arrangement que vous
» avez introduits. Lorsque les mem-
» bres d'une communauté reposent
» rangés les uns à côté des autres,
» ils reposent aussi avec les leurs et au
» milieu d'eux ; et puisque la terre
» doit un jour nous recevoir, je ne
» trouve rien de plus naturel et de
» plus convenable que d'aplanir
» exactement les buttes qui se sont
» par hasard élevées et affaisées peu à
» peu ; par ce moyen, on rend plus
» légère, pour chacun, la couverture
» que tous sont obligés de porter. »

« Ainsi, repartit Ottilie, pas la

» moindre marque de souvenir, rien
» pour éveiller notre mémoire, tout
» serait plongé dans un éternel ou-
» bli ! »

« Nullement, reprit l'architecte ;
» il ne faut renoncer qu'à la place et
» et non au souvenir. Les gens de ma
» profession et les sculpteurs sont les
» plus intéressés à ce que l'homme
» attende d'eux, de leur art, de leurs
» mains, la prolongation de son exis-
» tence ; je souhaite donc des monu-
» mens bien conçus, bien exécutés,
» non pas épars et distribués au ha-
» sard, mais placés dans un lieu où
» l'on puisse se promettre qu'ils du-
» reront plus long-tems. Les ecclé-
» siastiques et les grands ayant re-
» noncé à la prérogative de faire re-
» poser leur personne dans les égli-
» ses, on peut y élever des monu-

» miens, on peut les placer dans de
» belles salles auprès des lieux de
» sépulture, ou y tracer des inscrip-
» tions, on peut leur donner mille
» formes, ou peut les orner de mille
» manières différentes. »

« Puisque les architectes, dit Char-
» lotte, sont doués d'une imagination
» aussi riche, pourquoi n'a-t-on
» jamais songé à un petit obélisque,
» une colonne tronquée, une urne
» cinéraire? Au lieu de la vanité d'in-
» vention dont vous vous vantez, j'ai
» vu constamment les mêmes choses
» répétées mille fois. »

« Il en est ainsi chez nous, répon-
» dit l'architecte; mais ce n'est pas
» de même partout. Il peut, au reste,
» en être en général de l'invention
» comme de l'application convena-
» ble. Dans le cas actuel, il est extrê-

» mement difficile de diminuer quel-
» que chose de la gravité de l'objet,
» et de ne pas être trop triste dans ce
» qui l'est tant en soi-même. Quant à
» des projets d'un goût varié, j'en ai
» rassemblé un grand nombre, et je les
» montre dans l'occasion ; mais le plus
» beau monument que l'on puisse éle-
» ver à l'homme, c'est son image ;
» elle donne mieux que tout autre
» une idée de ce qu'il était ; c'est le
» meilleur texte pour faire beaucoup
» de notes, ou pour n'en faire qu'un
» petit nombre ; mais il faudrait que
» cet ouvrage fut exécuté, lorsque
» l'homme est dans la force de l'âge,
» et c'est ordinairement ce qu'on né-
» glige. Personne ne songe à y con-
» server les formes vivantes, et si cela
» arrive, c'est d'une manière défec-
» tueuse. On se hâte de couler du

» plâtre sur la face du mort qui vient
» d'expirer, on pose ce masque sur
» un tronc, et cela s'appelle un buste.
» Qu'il arrive rarement à un artiste de
» pouvoir l'animer complètement ! »
« Vous avez peut-être, sans le sa-
» voir et sans le vouloir, repartit
» Charlotte, fait tourner cet entre-
» tien à mon avantage. L'image de
» l'homme est indépendante ; partout
» où elle se trouve, elle existe pour
» elle-même, et nous n'exigerons pas
» d'elle qu'elle désigne uniquement le
» tombeau. Mais, vous avouerai-je un
» sentiment bien singulier, j'ai une es-
» pèce d'aversion même pour la copie
» du visage de l'homme, car elle sem-
» ble toujours m'adresser un repro-
» che tacite ; elle représente quelque
» chose d'éloigné, quelque chose
» dont je suis séparée, et me rappelle

» combien il est difficile d'honorer
» convenablement ce qui est présent.
» Si l'on réfléchit au grand nombre de
» personnes que l'on a vues, que l'on
» a connues, et si l'on convient du
» peu d'intérêt que l'on s'est ins-
» piré réciproquement, quelle idée
» décourageante ! Nous rencontrons
» l'homme de génie sans nous entre-
» tenir avec lui, le savant sans qu'il
» nous instruise, le voyageur sans
» en obtenir aucune information,
» l'homme pénétré d'amour sans pou-
» voir lui adresser quelque chose d'a-
» gréable.

» Et c'est malheureusement ce qui
» arrive à d'autres qu'à ceux qui pas-
» sent. Les sociétés de ces familles
» se conduisent de même envers leurs
» membres les plus chéris, les villes
» envers leurs citoyens les plus esti-

» mables, les peuples envers leurs
» meilleurs princes, et les nations
» envers leurs hommes les plus dis-
» tingués.

» J'ai entendu demander pour-
» quoi l'on disait des morts du bien
» sans aucune restriction, et pour-
» quoi l'on n'en disait des vivans
» qu'avec une certaine réserve ; on
» répondit : parce que nous n'avons
» rien à craindre des premiers, et
» que nous pouvons rencontrer ceux-
» ci partout. Voilà la source impure
» du soin que nous prenons à con-
» server le souvenir des autres ; c'est
» presque toujours un jeu de notre
» égoïsme, tandis que nous devrions
» nous occuper, avec une gravité re-
» ligieuse, à faire revivre et à ani-
» mer constamment leurs rapports
» avec ceux qui leur ont survécu. »

CHAPITRE XVIII.

Les sentimens réveillés par cet incident et par l'entretien qui en avait été la suite, conduisirent le lendemain Charlotte et la société au cimetière. L'architecte proposa plusieurs projets très-heureux pour l'orner et le rendre moins triste; mais il devait aussi étendre ses soins à l'église qui, dès le principe, avait attiré son attention.

Cet édifice construit depuis plusieurs siècles dans le goût et le style allemand, avait de belles proportions, les ornemens en étaient ingénieux; on reconnaissait aisément que l'architecte d'un couvent voi-

sin avait consacré son talent et son goût à cette petite église. Cette idée produisait toujours un effet imposant et agréable sur celui qui la considérait, quoique la disposition moderne de l'intérieur amenée par l'introduction du culte protestant, eût fait perdre à l'édifice quelque chose de sa gravité et de sa majesté.

Il ne fut pas difficile à l'architecte d'obtenir de Charlotte la somme qui devait lui servir à rétablir l'intérieur ainsi que l'extérieur de l'église dans le goût antique, qui avait présidé à sa construction, et à la mettre en harmonie avec le cimetière qui l'entourait. Il travaillait très-bien, et l'on consentit à garder quelques ouvriers qui étaient encore occupés à bâtir la maison, jusqu'à ce que cet ouvrage pieux fût achevé.

On eut ainsi l'occasion d'examiner l'édifice avec tous ses accessoires et toutes ses dépendances, et l'on découvrit, à la grande surprise, et au grand contentement de l'architecte une petite chapelle latérale; sa structure était ingénieuse et légère, ses ornemens agréables et soignés; elle renfermait plusieurs morceaux de peinture et de sculpture relatifs à l'ancien culte qui, en variant les signes et l'appareil religieux, savait donner un caractère à chaque fête, et la célébrer d'une manière particulière.

L'architecte ne put s'empêcher de faire entrer la chapelle dans son plan, et surtout de restaurer ce petit endroit comme un monument du goût des tems anciens. Il avait déjà songé à décorer à sa fantaisie les espaces vides et se réjouissait de l'idée

d'exercer son talent pour la peinture; mais il en fit d'abord un secret aux personnes avec qui il demeurait.

Il commença, suivant sa promesse, par montrer aux dames les copies et les plans des tombeaux et des armes antiques, et de tout ce qui y avait rapport. Comme on vint ensuite à parler de la simplicité des sculptures des peuples du nord, il apporta une collection de toutes sortes d'armes et d'ustensiles qu'on y avait trouvés. Il les avait déposés dans des boîtes à compartiment très-propres et portatives; elles étaient placées sur des planches entaillées et couvertes en drap, de sorte que tous ces vieux objets, d'un aspect peu divertissant, avaient pris par ses soins un air de parure, et on les regardait avec autant de plaisir que la boutique d'une

marchande de modes. Comme il avait commencé à faire voir sa collection, et que la solitude nécessitait quelque dissipation, il ne manquait pas chaque soir de se présenter avec une partie de son trésor. Il consistait principalement en brasselets, médaillons, sceaux d'origine allemande et autres choses analogues. Tous ces objets reportaient l'imagination vers les tems anciens, et comme il terminait l'entretien par montrer des essais du commencement de l'imprimerie, des gravures en bois et les plus anciennes estampes, et qu'en même tems l'église, conformément à son idée, se rapprochait du passé par les peintures et les autres ornemens, on était tenté de se demander, si l'on vivait réellement dans les tems modernes, si ce n'était pas un songe, puisque

l'on s'occupait sans cesse de mœurs ; de coutumes, de manières de vivre, d'opinions entièrement différentes.

Tout étant ainsi préparé, un gros portefeuille qu'il finit par apporter, produisit le meilleur effet. Il ne contenait presque que des figures au simple trait, mais comme elles avaient été copiées sur les statues mêmes, elles conservaient parfaitement leur caractère original d'antiquité. Aussi quel attrait n'avaient-elles pas quand on les regardait. L'existence la plus pure perçait à travers toutes les formes ; on était obligé de dire que si tous n'avaient pas été grands, tous au moins avaient été bons. Tous les visages, tous les gestes exprimaient la joie de se voir réunis, la reconnaissance volontaire d'un être respectable au-dessus de nous, le tranquille aban-

don au repos et à l'espérance. Le vieillard à la tête chauve, l'enfant à la chevelure bouclée, le jeune homme enjoué, l'homme mûr plus grave, le saint en extase, l'ange planant en l'air, tous paraissaient heureux dans leur joie innocente, dans leur attente pieuse. Les évènemens les plus communs avaient quelque trait de la vie céleste, et chaque individu semblait suivant son caractère faire un acte religieux.

La plupart des hommes ne jettent les yeux sur une pareille région que comme vers l'âge d'or disparu depuis long-tems, ou un paradis perdu à jamais. Peut-être Ottilie était la seule qui dans ce cas se sentait au milieu de ses semblables.

Personne n'aurait pu faire éprouver un refus à l'architecte, lorsqu'à

l'occasion de ces figures antiques il s'offrit de peindre les espaces qui se trouvaient entre les arcades de la chapelle, afin d'attacher une marque évidente de son souvenir dans un lieu où il avait été si bien reçu. Il s'expliqua à ce sujet avec une certaine mélancolie, car d'après la position des choses il ne lui était pas difficile de voir que son séjour au milieu d'une société si accomplie ne pouvait pas toujours durer, que peut-être même il aurait bientôt un terme.

Au reste, ces jours-là ne furent pas féconds en évènemens, mais ils donnèrent lieu à plusieurs entretiens graves. Nous saisissons cette occasion de communiquer quelques-unes des observations qu'Ottilie notait sur son cahier. Nous trouvons qu'il n'y a pas pour cela de meilleure transition

qu'une comparaison qui se présente à nous, lorsque nous portons nos réflexions sur le recueil de cette aimable personne.

On nous parle d'un singulier usage de la marine anglaise. Tous les cordages de la marine royale, depuis le plus gros jusqu'au plus petit, sont faits de manière qu'un fil rouge va d'une extrémité à l'autre ; il est impossible de l'en retirer sans dérouler tout l'assemblage, ce qui fait reconnaître jusque dans les plus petits morceaux qu'ils appartiennent à la couronne.

De même il règne dans tout le Journal d'Ottilie un fil auquel se rattachent ses penchans et ses affections ; il sert de réunion à toutes les parties et sert à faire reconnaître l'ensemble ; c'est ce qui donne à ces observations,

à ces considérations, à ces maximes présentées par extraits et à tout ce qu'on peut y rencontrer, un caractère original propre à celle qui l'a écrit, et un intérêt particulier. Chacun des passages que nous avons choisi et que nous communiquons, fournit la preuve décisive de notre assertion.

Extrait du Journal d'Ottilie.

« Reposer un jour auprès de ceux
» que l'on aime, est l'idée la plus
» agréable que l'homme puisse nour-
» rir quand il porte ses pensées au-
» delà de la vie. Etre réunis aux
» siens, comme cette expression
» part du cœur !

» Il y a plusieurs espèces de mo-
» numens et de signes qui nous rap-

» prochent des objets dont nous
» sommes éloignés et séparés ; au-
» cun n'est aussi expressif que l'i-
» mage. S'entretenir avec une image
» chérie, même lorsqu'elle n'est pas
» ressemblante, a quelque chose d'at-
» trayant, de même qu'il y a par
» fois un certain attrait à disputer
» avec un ami. On sent d'une manière
» agréable que l'on est deux, et
» pourtant on ne peut pas se sé-
» parer.

» On s'entretient souvent avec un
» homme présent comme avec une
» image. Il n'a pas besoin de parler,
» de nous regarder, de s'occuper
» de nous ; nous le voyons, nous
» sentons nos rapports avec lui, ces
» rapports peuvent même augmen-
» ter, sans qu'il fasse rien pour cela,

» sans qu'il en aperçoive rien ; de
» sorte qu'il n'est pour nous qu'une
» image.

» L'on n'est jamais content du portrait des personnes que l'on connaît ; voilà pourquoi j'ai toujours plaint le sort des peintres de portrait. Rarement on demande aux hommes l'impossible, et on l'exige d'eux. Il faut qu'ils mettent dans l'image qu'ils font les rapports de chacun avec autrui, ses penchans ses aversions ; il faut qu'ils représentent un homme, non point comme ils le conçoivent, mais comme chacun le concevrait. Je ne suis pas du tout surprise que ces artistes deviennent insensiblement réservés, indifférens, égoïstes. Il en résulterait ce qui pourrait, s'il ne fallait pas précisément pour cela se

» priver de l'image de tant d'êtres ai-
» més et chéris.

» Il n'est que trop vrai ; la col-
» lection d'armes et d'anciens usten-
» siles qui étaient recouverts ainsi que
» les corps par de grands amas de
» terre et par des quartiers de ro-
» chers, nous prouve l'inutilité des
» soins que prennent les hommes
» pour conserver après la mort ce
» qui tient à la personne. Combien
» nous sommes en contradiction avec
» nous-mêmes ! L'architecte, à qui
» appartient cette collection, avoue
» qu'il a ouvert les tombeaux de nos
» ancêtres, et cependant il s'occupe
» de monumens pour nos descen-
» dans.

» Mais doit-on être si sévère ?
» tout ce que nous faisons est-il
» fait pour l'éternité ? ne nous vêtis-

» sons-nous pas chaque matin de nos
» habits, pour nous en dépouil-
» ler le soir? n'allons-nous pas en
» voyage pour revenir? et pourquoi ne
» souhaiterions-nous pas de reposer
» près des nôtres, quand ce ne se-
» rait que pour un siècle.

» Lorsque l'on aperçoit le grand
» nombre de pierres sépulcrales qui
» se sont enfouies, celles qui sont
» usées par le frottement des pieds
» des passans, les églises écroulées
» sur les tombeaux qu'elles renfer-
» maient, on peut bien se représen-
» ter la vie après le trépas, comme
» une seconde vie dans laquelle on
» entre par une image, par une ins-
» cription, et dans laquelle on s'ar-
» rête plus long-tems que dans la
» véritable vie des vivans; mais cette
» image, cette seconde existence dis-

» paraît aussi plus tôt ou plus tard. » Le tems ne se laisse pas ravir ses » droits sur les hommes et sur les » monumens. »

CHAPITRE XIX.

Quelle douce sensation on éprouve à s'occuper d'une chose que l'on ne peut faire qu'à moitié, de sorte que personne n'a le droit de reprocher à l'amateur de s'adonner à un art qu'il n'apprendra jamais, ni le droit de blâmer l'artiste, lorsque, passant les bornes de son art, il a la fantaisie de divaguer dans un champ voisin.

C'est dans des intentions aussi raisonnables que nous considérons les préparatifs de l'architecte pour peindre la chapelle. Les couleurs étaient préparées, les masses indiquées, les cartons dessinés; il avait renoncé à

toute prétention à l'invention, il s'en tint aux contours, il ne visait qu'à disposer convenablement les figures assises ou en l'air, et à les placer avec goût dans le lieu qu'il voulait orner.

L'échafaud était dressé, le travail avançait, et comme l'architecte avait déjà terminé quelques morceaux qui frappaient les yeux, la visite de Charlotte et d'Ottilie ne pouvait pas le contrarier. Les visages des anges qui respiraient la vie, la couleur vive de leurs habits qui tranchait sur le bleu de ciel satisfaisait l'œil, tandis que leur air calme et pieux invitait l'esprit au recueillement, et produisait un effet d'une douceur infinie.

Les dames étaient montées sur l'échafaud, et Ottilie avait à peine observé la juste proportion, l'aisance et

la légèreté qui régnaient dans tout l'ouvrage, que les leçons de peinture qu'elle avait reçues dans ses jeunes années semblèrent se retracer à sa mémoire ; elle prit la palette et le pinceau, et après qu'on lui eut donné les indications nécessaires, elle peignit avec autant de pureté que d'adresse un vêtement dont les plis étaient nombreux.

Charlotte qui voyait volontiers Ottilie s'occuper d'une manière quelconque et se distraire, quitta l'église, et s'en alla s'entretenir avec ses pensées et se livrer à ses réflexions et à ses soucis qu'elle ne pouvait communiquer à personne.

Lorsque par l'effet des embarras communs de la vie, la conduite d'un homme ordinaire est troublée par les passions ou par l'inquiétude, il nous

arrache un sourire de compassion ; mais nous pensons, au contraire, avec un sentiment de respect à l'ame dans laquelle a été semé le germe d'une grande destinée, qui doit attendre que ce germe se développe, et qui n'ose ni ne peut hâter le bien ou le mal, le bonheur ou le malheur qui doit en naître.

Edouard avait répondu par le messager que Charlotte lui avait envoyé dans sa solitude ; sa réponse était amicale, et il lui témoignait de l'intérêt ; cependant le ton en était plutôt réservé et sérieux que confiant et plein d'amour. Peu après, Edouard avait disparu, et sa femme n'avait pu obtenir aucun renseignement sur son compte, jusqu'à l'instant où elle vit par hasard son nom figurer dans les gazettes. Il y était mentionné avec

distinction parmi ceux qui s'étaient signalés dans un combat. Elle sut alors quelle route il avait suivi ; elle apprit qu'il avait échappé à de grands dangers : mais elle acquit en même tems la pénible conviction qu'il en chercherait encore de plus grands, et elle ne prévoyait que trop clairement qu'on ne parviendrait guère à l'empêcher de prendre un parti extrême. Ces inquiétudes occupaient continuellement ses pensées, et de tel côté qu'elle les tournât, elle ne pouvait jamais trouver un avenir tranquillisant.

Ottilie qui ne soupçonnait rien de tout cela, avait pris un goût très-décidé pour le travail qu'elle avait entrepris. Elle avait obtenu très-facilement de Charlotte la permission de continuer à s'en occuper régulière-

ment. La besogne avança rapidement, et l'azur du ciel ne tarda pas à être peuplé d'habitans dont il était digne. Ottilie et l'architecte acquirent par un exercice soutenu, beaucoup plus d'aisance pour peindre les dernières figures ; elles étaient évidemment meilleures. Les visages que l'architecte avait seul le soin de représenter se firent insensiblement remarquer par une particularité très-singulière ; tous commençaient à ressembler à Ottilie. Le voisinage continuel de cette belle personne dut nécessairement produire dans l'ame du jeune homme, qui n'avait encore conçu aucune physionomie naturelle ou artificielle, une impression si vive, que peu à peu son œil se portait sans cesse d'Ottilie à sa main, sans laisser rien perdre, et qu'à la fin l'un et

l'autre travaillaient entièrement de concert. Vers la fin, un ange acquit une ressemblance parfaite ; il semblait aussi que c'était Ottilie elle-même, qui du haut des demeures célestes jetait les yeux sur la terre.

La voûte était achevée ; on avait résolu de n'enduire les murs que d'une simple couleur brunâtre claire ; elle devait être plus foncée sur les colonnes déliées et sur les ornemens de sculpture ; mais comme en pareil cas une chose mène toujours à une autre, on projeta de peindre sur le fond brun des fleurs et des guirlandes de fruits, qui devaient, pour ainsi dire, lier le ciel à la terre. Ottilie se trouvait alors dans son domaine. Les jardins fournirent les plus beaux modèles, et quoique les guirlandes fussent d'un dessin très-riche, l'ouvrage

fut fini beaucoup plutôt qu'on ne l'avait cru.

L'ensemble de la chapelle avait cependant encore un aspect de dévastation et de ruine, les échafauds étaient défaits, les planches étaient jetées en tas, le pavé déjà inégal était encore déparé par les couleurs différentes qui y étaient tombées. L'architecte pria alors les dames de lui laisser huit jours, pendant lesquels elles n'entreraient pas dans la chapelle. Enfin, le soir d'un beau jour, il les invita à s'y rendre; mais il témoigna le désir de ne pas les y accompagner, et prit aussitôt congé d'elles.

« Quelle que soit la surprise qu'il
» ait imaginé, dit Charlotte aussi-
» tôt qu'il fut parti, je ne me sens à
» présent aucune envie d'aller à la
» chapelle. Charge-toi seule du soin

» de la voir, et tu m'en rendras
» compte. Il a sans doute exécuté
» quelque chose d'agréable; j'en joui-
» rai d'abord par ta description et
» ensuite en réalité. »

Ottilie savait que Charlotte en beaucoup d'occasions se tenait sur ses gardes, évitait tout ce qui pouvait émouvoir son ame, et surtout fuyait les surprises; elle se mit aussitôt seule en route, et regarda involontairement si l'architecte ne paraissait pas, mais elle ne le vit point, et elle pensa que peut-être il s'était caché. Elle entra dans l'église dont la porte était ouverte; elle la trouva finie, nettoyée et ornée. Elle s'avança vers la porte de la chapelle, quoiqu'elle fût très-pesante par le fer qui la recouvrait, elle l'ouvrit aisément, et se trouva dans un lieu qui lui était connu, mais

qui la surprit par un aspect inattendu.

L'unique fenêtre placée très-haut donnait passage à une lumière sombre et qui recevait la teinte des verres de couleurs différentes qu'elle traversait; il en résultait un ton singulier pour l'ensemble, et l'on se sentait involontairement entraîné à la réflexion. La beauté de la voûte et des parois était encore rehaussée par les ornemens du pavé composé de carreaux de forme particulière, disposés d'après un dessin élégant et unis ensemble par un enduit en plâtre. L'architecte avait fait préparer en secret ces carreaux et les verres de couleur, de sorte qu'il lui avait été possible d'assembler le tout en peu de tems; il avait aussi pourvu à ce qu'on pût s'asseoir et se reposer; on avait trouvé parmi l'an-

tique mobilier de l'église, quelques stalles délicatement sculptées; il les avait adossées contre les murs.

Ottilie se réjouit de ce que la partie qu'elle connaissait se présentait à elle comme un ensemble qui lui était inconnu. Elle se tint debout, marcha de côté et d'autres, regarda, examina, enfin elle s'assit dans une stalle, et pendant qu'elle portait les yeux autour d'elle, il lui semblait qu'elle était et qu'elle n'était pas, qu'elle sentait et qu'elle ne sentait pas, que tout ce qu'elle avait devant elle allait disparaître. Ce ne fut que lorsque le soleil abandonna la fenêtre qu'il avait éclairée jusqu'alors, qu'Ottilie fut tirée de sa rêverie, et retourna au château.

Elle ne se cacha pas l'époque singulière à laquelle cette surprise lui était arrivée; c'était le soir de la veille du

jour de la naissance d'Edouard. Elle avait espéré la célébrer d'une manière bien différente : pourquoi tout n'aurait-il pas été orné pour cette fête? Mais toutes les fleurs de l'automne si abondantes ; personne ne les cueillait plus. Ces soleils tournaient toujours leur face vers le ciel ; ces asters portaient toujours leurs regards modestes autour d'eux ; ceux qu'on avait réunis en guirlandes avaient servi de modèle pour décorer un lieu qui, s'il ne devait pas exister simplement comme une fantaisie d'artiste, s'il pouvait servir à quelque usage, semblait ne pouvoir être destiné qu'à une sculpture commune.

Elle se rappela ensuite l'activité bruyante avec laquelle Edouard avait célébré le jour où elle était née ; elle songea à cette maison nouvellement

arrangée et sous le toit de laquelle on se promettait tant de momens heureux. L'éclat, le bruit du feu d'artifice frappaient de nouveau ses yeux et ses oreilles; plus elle était seule, plus son imagination était active, mais aussi elle sentait d'autant plus qu'elle était seule. Elle ne s'appuyait plus sur son bras, et n'avait aucun espoir de retrouver jamais en lui un soutien.

Extrait du journal d'Ottilie.

« Je dois noter une remarque du
» jeune artiste : il est facile d'aper-
» cevoir de la manière la plus évi-
» dente chez les sculpteurs, comme
» chez les artisans, que l'homme peut
» le moins s'approprier ce qui lui ap-
» partient le plus. Ses ouvrages l'aban-
» donnent, comme les oiseaux aban-
» donnent le nid où ils sont éclos.

» L'architecte surtout éprouve le
» sort le plus surprenant. Combien de
» fois n'emploie-t-il pas tout son gé-
» nie, tout son goût, pour produire
» des édifices d'où il est obligé de s'ex-
» clure. Les palais des rois lui doivent
» leur magnificence ; mais il ne jouit
» pas de leur plus grand effet. Dans
» les temples, il tire une ligne de
» démarcation entre lui et le saint des
» saints ; il ne lui est pas permis de
» monter les degrés qu'il a posés pour
» une solennité dont l'effet enlève le
» cœur ; de même l'orfèvre n'adore
» que de loin l'ostensoire qu'il a fondu
» et qu'il a orné de pierreries. L'ar-
» chitecte remet à l'homme riche la
» clef du palais qu'il lui a bâti, tout
» ce qui en fait la commodité et l'agré-
» ment, sans en jouir de rien. De cette
» manière, l'art ne doit-il pas insen-

» siblement s'éloigner de l'artiste, de
» même qu'un enfant doté et établi ne
» réagit plus sur son père? Combien
» ne gagnerait-il pas s'il était destiné à
» ne s'occuper que des monumens pu-
» blics qui appartiennent à tous, et
» par conséquent aussi à l'artiste?

» Les anciens avaient une idée im-
» posante, et qui peut paraître ef-
» frayante; ils croyaient que leurs
» ancêtres, assis sur des troncs autour
» de vastes cavernes, s'entretenaient
» silencieusement. Lorsqu'un nou-
» veau venu entrait, s'il en était digne,
» ils se levaient et s'inclinaient pour
» le féliciter sur son arrivée. Hier,
» tandis que j'étais assise dans la cha-
» pelle et que je voyais autour de moi
» des statues semblables à la mienne,
» cette idée me parut aimable et gra-
» cieuse. Pourquoi ne peux-tu pas

» rester assise, me disais-je en moi-
» même; rester assise, paisible et ren-
» trée en toi-même, long-tems, long-
» tems, jusqu'à ce qu'enfin les amis
» viennent; tu te leveras à leur aspect,
» tu t'inclineras amicalement en leur
» montrant leur place. Les verres de
» couleur font du jour un crépuscule
» imposant; quelqu'un devrait fonder
» une lampe perpétuelle, afin que la
» nuit ne fût pas une obscurité to-
» tale.

» On aura beau se mettre dans telle
» position que l'on voudra, on s'ima-
» ginera toujours que l'on voit. Je
» crois que l'homme ne rêve, qu'afin
» de ne pas cesser de voir. Il pourrait
» bien arriver que la lumière inté-
» rieure se manifestât hors de nous,
» de sorte que nous n'aurions plus be-
» soin d'une autre.

» L'année approche de sa fin ; le
» tems passe dessus les champs mois-
» sonnés sans rencontrer rien qu'il
» mette en mouvement; il n'y a plus
» que les baies rougeâtres suspendues
» au haut de cet arbre qui semblent
» vouloir nous rappeler des idées rian-
» tes ; de même que le coup du fléau
» réveille en nous la pensée que l'épi
» coupé par la faucille cache une sub-
» stance ravissante et vivifiante. »

CHAPITRE XX.

Après de semblables évènemens et d'après ces sentimens, sans cesse répétés, qui se portaient constamment vers ce que les choses ont de fugitif et de périssable, Ottilie dut être singulièrement frappée de la nouvelle qu'on ne put plus lui cacher, qu'Édouard s'était abandonné aux hasards de la guerre. Il ne lui échappa malheureusement aucune des réflexions qu'elle avait lieu de faire à ce sujet. Mais heureusement l'homme ne peut embrasser qu'un certain degré d'infortune; ce qui est au-delà l'anéantit ou le rend indifférent. Il y a des situations dans lesquelles la crainte et

l'espérance ne font qu'un, se balancent alternativement, et se perdent dans une morne insensibilité. Comment, sans cela, pourrions-nous savoir dans le danger l'objet éloigné que nous aimons, et cependant continuer chaque jour notre vie ordinaire?

Aussi sembla-t-il qu'un bon génie eut veillé sur Ottilie en faisant paraître dans l'asile paisible où elle semblait s'ensevelir dans la solitude et l'inactivité, une troupe bruyante qui en même tems qu'elle lui donna de l'occupation, la tira hors d'elle-même, réveilla en elle le sentiment de la force.

Luciène, la fille de Charlotte, était à peine sortie de la pension pour entrer dans le grand monde; elle s'était à peine vue dans la maison de sa tante, entourée d'une société nombreuse, que son désir de plaire pro-

duisit son effet, et inspira à un homme jeune et très-riche le désir le plus vif de la posséder. Son immense fortune lui donnait le droit d'appeler sienne la meilleure chose de chaque espèce, et il lui semblait qu'il ne lui manquait plus qu'une femme accomplie, que le monde eût à lui envier.

C'était là l'affaire de famille qui avait déjà donné tant d'occupation à Charlotte; elle y avait consacré toutes ses réflexions et toute la partie de sa correspondance qui n'avait pas pour but d'obtenir des renseignemens plus précis sur Edouard. Voilà pourquoi Ottilie, dans les derniers tems, était encore plus seule que de coutume. Elle savait, il est vrai, que Luciène devait arriver, et avait fait tous les préparatifs nécessaires pour la recevoir; mais on ne croyait pas que sa

visite dût être si prochaine. On voulait encore auparavant écrire, conférer, disposer toutes choses convenablement, quand tout à coup l'orage vint fondre sur le château et sur Ottilie.

On vit arriver à l'avance des femmes de chambre et des domestiques accompagnés de voitures portant des coffres et des caisses ; on croyait déjà avoir dans la maison deux ou trois sociétés étrangères, lorsque celle qu'on attendait se présenta ; elle était composée de la grand'tante, de Luciène, de quelques-unes de ses amies et enfin du futur, qui lui-même ne venait pas seul. Le vestibule était rempli de malles et de porte-manteaux de toute espèce ; on avait beaucoup de peine à distinguer les boîtes et les cartons ; il n'y avait pas de fin aux pa-

quets et au bagage. Ajoutez à cela qu'il tombait une pluie très-forte, ce qui causa beaucoup d'embarras. Ottilie déploya une activité égale à cette bourrasque imprévue ; la sérénité de son caractère se montra même dans son plus bel éclat, car en peu de tems elle eut tout placé à couvert et mis en ordre. Chacun fut logé, chacun le fut commodément à sa manière, et crut être bien servi, parce qu'on ne l'empêcha pas de se servir lui-même.

Après un voyage très-fatigant, chacun des arrivans aurait volontiers joui du repos ; le futur se serait volontiers approché de sa belle-mère, pour lui confirmer l'assurance de son amour et de ses sentimens ; mais Luciène ne pouvait rester en repos. Elle était enfin assez heureuse pour pou-

voir monter à cheval. Le futur avait de beaux chevaux, il fallut aussitôt être sans cesse dessus ; on ne s'inquiétait nullement du tems, du vent, de la pluie, de l'orage ; on semblait n'exister que pour se mouiller et se sécher. S'il prenait fantaisie à Luciène de sortir à pied, elle ne s'embarrassait pas des habits ou des souliers qu'elle portait. Il fallait qu'elle visitât les objets dont elle avait beaucoup entendu parler. On courait à pied aux endroits où l'on ne pouvait pas aller à cheval ; elle eut bientôt tout vu et tout jugé ; sa vivacité faisait qu'il n'était pas facile de la contredire. La société avait beaucoup à souffrir, mais surtout les femmes de chambre, qui n'avaient jamais fini de laver, de repasser, de coudre et de découdre.

Elle eut à peine épuisé les provisions de la maison et du voisinage, qu'elle se sentit obligée de faire des visites dans les environs; or, comme on allait très-vite à cheval et en voiture, les environs s'étendirent assez loin. Le château fut inondé de gens qui venaient rendre visite, et afin qu'on ne fût pas dans le cas de se manquer, on fixa des jours pour recevoir.

Pendant que Charlotte travaillait avec la tante et l'homme d'affaires du futur à régler les clauses du contrat, et qu'Ottilie, avec les personnes qu'elle avait sous ses ordres, savait pourvoir à ce que rien ne manquât au milieu d'une si grande presse; car elle avait mis en mouvement le chasseur, le jardinier et le pêcheur, Luciène continuait à se montrer comme une comète ardente qui traîne après

elle une longue queue. Les entretiens ordinaires des visites ne tardèrent pas à lui paraître insipides. A peine laissait-elle quelque repos aux personnes âgées assises à leur table de jeu ; tout ce qui était encore en quelque sorte susceptible de mouvement (et qu'est-ce qui ne se laissait pas mettre en mouvement par son attrayante importunité?) se mêlait sinon à la danse, du moins aux petits jeux où l'on donne des gages, inflige des punitions, où l'on tourmente quelqu'un. Quoique tous les jeux, de même que le rachat n'eussent qu'elle pour objet, cependant personne, et surtout aucun homme quel que fût son caractère, ne s'en allait entièrement mécontent. Elle réussit même à gagner en sa faveur quelques personnes âgées et de grande considération en célébrant

particulièrement le jour de leur naissance ou celui de leur fête, dont elle s'était informée. Elle était aidée en cela par un talent qui lui était propre ; de sorte que tous se voyant favorisés, chacun se crut le plus favorisé : faiblesse dont le plus âgé de la société se rendit coupable de la manière la plus visible.

S'il paraissait entrer dans son plan de gagner tous les hommes qui se distinguaient par leur rang, leur importance, leur célébrité ou par quelque chose de remarquable, de se jouer de la sagesse et de la prudence, et de faire même aimer son caractère étourdi et surprenant, aux gens circonspects, elle ne négligeait pas non plus la jeunesse. Chacun avait sa partie, son jour, son heure, où elle savait le séduire, l'enchaîner. Elle n'a-

vait pas tardé à jeter un coup d'œil sur l'architecte, mais avec ses longs cheveux noirs bouclés, il avait l'air si peu passionné, il se tenait toujours à l'écart, si droit, si calme, il répondait si brièvement et si juste à toutes les questions, mais il semblait en même tems si peu disposé à s'engager plus avant, qu'enfin elle résolut, moitié par contrainte, moitié par ruse d'en faire le héros du moment, et par ce moyen d'en grossir sa cour.

Ce n'était pas inutilement qu'elle avait apporté tant de bagages, il en était encore arrivé beaucoup après elle. Elle avait songé à avoir une grande variété d'habillement, lorsqu'il lui prenait fantaisie de faire sa toilette trois ou quatre fois par jour, et de changer du matin au soir de vêtemens, tels qu'on a coutume

de les porter dans la société ; elle paraissait aussi une fois dans l'intervalle en véritable habit de masque, comme paysanne, poissonnière, fée ou bouquetière. Elle ne dédaignait pas de se déguiser en vieille, afin que son jeune visage parût d'autant plus frais en sortant de dessous le béguin ; elle confondait tellement par-là le présent et l'imaginaire, qu'on la croyait parente et alliée de quelque fée.

Mais elle se servait surtout de ces déguisemens pour les pantomimes et la danse, où elle était habile à représenter différens caractères. Un cavalier de sa suite se plaçait à un clavecin et accompagnait ses gestes de quelques notes de musique ; il ne fallait qu'un court prélude, et ils ne tardaient pas à être d'accord.

Un jour qu'on se reposait au milieu

d'un bal très-animé, et qu'à son instigation secrète, on l'invitait, comme à l'improviste, à se présenter sous un semblable déguisement, elle parut surprise, embarrassée, et contre sa coutume, elle se fit long-tems prier. Elle se montra indécise, laissa le choix aux autres, demanda un sujet, comme font les improvisateurs; lorsqu'enfin le cavalier qui lui prêtait le secours de la musique, et avec qui peut-être elle s'était concertée, se plaça au clavecin, commença à jouer une marche funèbre, et l'engagea à représenter Artemise, rôle qu'elle avait parfaitement étudié. Elle se laissa fléchir, et après une courte absence, elle s'avança, à pas mesurés, au son lugubre et touchant de la marche funèbre, vêtue comme la reine Artemise en longs habits de deuil, et

tenant une urne dans ses bras. On portait derrière elle un grand tableau noir, et un morceau de craie blanche très-délicatement taillé et enchâssé dans un porte-crayon d'or.

Elle adressa quelques mots à l'oreille d'un de ses adorateurs qui la suivait; celui-ci alla aussitôt inviter l'architecte à vouloir bien, en sa qualité d'artiste, dessiner le tombeau du roi Mausole; les prières furent tellement pressantes, que celui-ci ne put refuser; et ainsi, de simple spectateur, il fut obligé de jouer réellement un rôle dans la pantomime. L'architecte, vêtu de son habit moderne, noir et tout simple, faisait un singulier contraste avec la robe antique, les crêpes, les franges, les houppes, les broderies et la couronne de la reine; il eut d'abord l'air un peu em-

barrassé, mais il se remit bientôt, ce qui rendit la scène encore plus intérésssante; il se plaça avec gravité devant le tableau soutenu par deux pages, et dessina avec beaucoup de soin et d'exactitude, un tombeau qui aurait mieux convenu à un roi des Lombards qu'à un roi de Carie, mais dont les proportions étaient si belles, les parties si imposantes, les ornemens si ingénieux, qu'on le vit s'élever avec plaisir, et qu'on l'admira quand il fut terminé.

Durant tout ce tems, il ne s'était presque pas tourné vers la reine, et avait donné toute son attention à son ouvrage. Enfin, lorsqu'il s'inclina devant elle, en lui annonçant qu'il croyait avoir exécuté ses ordres; elle lui présenta l'urne et lui dit : « Je désire que vous la représentiez sur le

haut du monument ; il le fit, mais avec regret, parce que cela n'allait pas bien avec le reste de son dessin. Quant à Luciène, elle était enfin délivrée de son impatience, car son projet n'était nullement d'obtenir de lui un dessin quelconque. S'il se fût borné à esquisser à grands traits quelque chose qui eût ressemblé à un monument, il se serait le reste du tems occupé d'elle ; cette conduite eût été plus conforme à son but et à ses désirs, mais il la mit au contraire dans le plus grand embarras ; en effet, quoiqu'à mesure qu'il avançât dans son travail, elle cherchât alternativement, par l'expression de la douleur, ses avis, ses conseils, ses éloges, ses agaceries même, à fixer son attention et à lui inspirer quelqu'intérêt, il resta si froid, qu'elle se vit

obligée d'avoir recours à son urne, et de la presser contre son cœur en levant les yeux au ciel. Mais, comme le résultat ordinaire de pareilles situations prolongées est d'exalter, elle finit par ressembler davantage à la matrone d'Ephèse, qu'à la veuve du roi de Carie; aussi la scène se prolongea-t-elle beaucoup. Le joueur de clavecin, qui d'ailleurs avait assez de patience, ne savait plus sur quel ton il devait aller. Il rendit grace au ciel, quand il vit l'urne placée au haut de la pyramide; et lorsque la reine voulut exprimer sa reconnaissance, il joua involontairement un air assez gai, ce qui fit perdre à la scène son caractère grave, et dérida complètement la société; elle se partagea aussitôt, pour témoigner gaîment son admiration à Luciène sur la perfec-

tion avec laquelle elle avait rendu la scène ; à l'architecte, pour la beauté et la délicatesse de son dessin.

Le futur, entr'autres, s'entretint particulièrement avec l'architecte. — Je suis fâché, lui dit-il, que votre dessin soit aussi facile à s'effacer, vous me permettrez au moins de le faire porter dans ma chambre afin que je puisse me récréer à le regarder. — Si cela peut vous faire plaisir, lui répondit l'architecte, je puis vous montrer des dessins soignés de semblables édifices et de monumens funèbres, car celui-ci n'est qu'un projet dû au hasard et fait à la hâte.

Ottilie n'était pas loin de là ; elle s'avança vers eux. — Ne négligez pas, dit-elle à l'architecte, de faire voir dans l'occasion votre collection à monsieur le baron, c'est un ami des arts

et de l'antiquité ; je souhaite que vous fassiez une connaissance plus intime avec lui.

— De quoi parle-t-on, demanda Luciène en passant ?

— D'une collection d'ouvrages de l'art que possède monsieur, répliqua le baron, et qu'il consent à nous faire voir un jour.

— Qu'il les apporte à l'instant, repartit Luciène ; n'est-il pas vrai, vous allez les apporter, ajouta-t-elle d'un air flatteur, en le pressant amicalement avec ses mains.

— Peut-être n'est-ce pas le moment favorable, dit l'architecte.

— Quoi ! s'écria Luciène d'un ton impérieux, vous ne voulez pas obéir aux ordres de votre reine ? Elle se mit à le prier d'un air railleur.

— Ne soyez pas si obstiné, lui dit Ottilie à demi-voix.

L'architecte s'éloigna en faisant une inclination de tête qui ne semblait dire ni oui ni non.

A peine était-il sorti, que Luciène se mit à courir dans l'appartement avec une levrette. « Hélas ! s'écria-» elle en s'approchant par hasard » de sa mère, que je suis malheu-» reuse, je n'ai pas amené mon singe, » on m'en a dissuadée; ce n'est ce-» pendant que pour ne pas gêner mes » gens que je suis privée de ce plaisir; » mais je veux qu'il me suive, quel-» qu'un me l'ira chercher. Si je pou-» vais seulement voir son image, que » je serais contente. Oui, je veux faire » faire son portrait, et il ne me quit-» tera pas. »

« Peut-être ai-je le moyen de te

» consoler, lui dit Charlotte, en fai-
» sant prendre à la bibliothèque un
» volume qui n'est rempli que de
» figures de singes. » Lucième poussa
des cris de joie, et l'on apporta l'in-
folio. La vue de ces êtres hideux,
semblables à l'homme, et chez qui
l'art du dessinateur avait encore aug-
menté cette ressemblance causa le
plaisir le plus vif à Lucième; mais elle
éprouva surtout une grande satisfac-
tion à trouver à chacun de ces ani-
maux de la ressemblance avec des
gens de sa connaissance. « Celui-ci
» n'a-t-il pas l'air de mon oncle? dit-
» elle avec une joie maligne; cet
» autre de M. . . . , le marchand de
» nouveautés? celui-ci du pasteur
» S. . . . , et celui-là à . . . chose
» . . . là. . . ? c'est son vrai portrait.
» Dans le fond les singes sont les

» vrais incroyables, et je ne conçois
» pas comment on peut ne pas les
» admettre dans la bonne société. »

Elle s'exprimait ainsi au milieu de la meilleure compagnie, et cependant personne ne le trouvait mauvais. On était si habitué à permettre tout à sa gaîté, qu'on finissait par tout permettre à son impolitesse.

Pendant ce tems-là Ottilie s'entretenait avec le futur; elle attendait le retour de l'architecte, dont la collection pleine de goût et d'un caractère imposant devait délivrer la société de ces singes; elle causait avec le baron, et fixait son attention sur plusieurs objets. Mais l'architecte n'arrivait pas; et lorsqu'enfin il revint, il se confondit dans la société sans rien apporter, et comme s'il n'eût été question de rien. Ottilie jeta un

regard ; quelle épithète lui donnerons-nous ? chagrin, piqué, fâché : elle lui avait adressé un mot de bienveillance ; elle voulait procurer au futur un moment de distraction à son goût, car, malgré son amour passionné pour Luciène, il avait l'air de souffrir de sa conduite.

Il fallut que les singes fissent place à une collation. Les jeux de société, la danse même, enfin s'asseoir, se lever sans éprouver de plaisir, car il était impossible de réveiller la gaîté, tout cela dura, comme à l'ordinaire, jusque bien après minuit. Luciène s'était déjà accoutumée à ne pouvoir sortir du lit le matin, ni à y pouvoir entrer le soir.

Nous trouvons à cette époque beaucoup moins d'évènemens notés dans le Journal d'Ottilie ; il contient en

revanche un grand nombre de maximes et de sentences relatives à sa vie, et qui en sont tirées; mais comme il est possible que la plupart ne soient pas le fruit de ses propres réflexions, il est vraisemblable qu'on lui aura prêté un cahier, d'où elle aura transcrit ce qui lui convenait. On reconnaîtra facilement au fil rouge celles qui lui sont propres, et qui se rapportent davantage à notre intérieur.

Extrait du Journal d'Ottilie.

« Pourquoi jetons-nous si volon-
» tiers nos regards dans l'avenir ?
» n'est-ce pas parce que nous avons
» le pouvoir par nos vœux secrets
» d'en diriger en notre faveur ce qu'il
» a de vague et de mobile.

» Il est difficile que nous nous trou-

» vions dans une nombreuse société
» sans réfléchir : le hasard qui assem-
» ble tant de choses devrait bien aussi
» nous amener nos amis.

» On a beau mener la vie la plus
» retirée, on finit sans s'en apercevoir
» par contracter des dettes ou imposer
» des obligations.

» Rencontrons-nous quelqu'un qui
» nous doit de la reconnaissance,
» nous nous en souvenons aussitôt.
» Combien de fois ne rencontrons-
» nous pas celui à qui nous devons
» de la gratitude, sans nous le rap-
» peler.

» Se communiquer aux autres,
» c'est suivre la nature; recevoir ce
» qu'on nous communique de la
» même manière qu'on nous le don-
» ne, est l'effet de l'éducation.

» Personne n'oserait beaucoup par-

» ler en société, s'il se souvenait de
» toutes les fois qu'il a mal compris
» les autres.

» On n'altère autant les discours
» d'autrui en les répétant, que par-
» ce qu'on ne les a pas compris.

» Celui qui parle long-tems devant
» les autres sans flatter ses auditeurs,
» excite le mécontentement.

» Toute parole prononcée fait naî-
» tre une idée contraire.

» La contradiction et la flatterie
» font chacune une pauvre conver-
» sation.

» Les sociétés les plus agréables
» sont celles où chacun est enjoué
» tout en respectant les autres.

» C'est ce que les hommes trouvent
» ridicule qui fait le mieux connaître
» leur caractère.

» Le ridicule naît du contraste

» moral de deux choses que nous
» apercevons, et que nous rappro-
» chons sans chercher à nuire.

» L'homme sensuel rit souvent
» quand il n'y a pas le moindre sujet
» de rire. Il fait connaître ce qui pro-
» duit de l'effet sur lui et ce qui gagne
» ses affections.

» L'homme d'esprit trouve presque
» tout ridicule ; l'homme raisonnable
» rit de bien peu de choses.

» On soupçonnait un homme âgé
» de faire sa cour à une jeune femme.
» C'est, répliqua-t-il, le seul moyen
» de se rajeunir, et c'est ce que cha-
» cun veut.

» On se laisse reprocher ses dé-
» fauts, on se laisse punir, et on sup-
» porte patiemment bien des choses
» à leur occasion ; mais on se révolte
» à l'idée de s'en défaire.

» Quelques défauts sont nécessaires
» à l'existence du moi individuel. Il
» nous ferait peine de voir nos amis
» se dépouiller de certaines singula-
» rités qui leur sont propres.

» On dit : Il mourra bientôt, de
» quelqu'un qui change ses manières
» et sa conduite.

» Quels sont les défauts que nous
» pouvons conserver, et même culti-
» ver en nous? Ceux qui flattent plu-
» tôt les autres qu'ils ne les offen-
» sent.

» Les passions ne sont que des dé-
» fauts ou des vertus à un degré exalté.

» Nos passions sont de véritables
» phénix ; lorsque l'une est consu-
» mée, comme le phénix des an-
» ciens, une nouvelle naît aussitôt de
» ses cendres.

» Les grandes passions sont de vé-
» ritables maladies sans espérance. Ce

» qui peut les guérir les rend dans
» le principe très-dangereuses.

» Une passion s'accroît et s'adoucit
» par l'aveu qu'on en fait. Un juste
» milieu ne serait jamais plus désira-
» ble, que dans notre confiance ou
» notre réserve envers ceux que nous
» aimons. »

CHAPITRE XXI.

C'EST ainsi que Luciène donnait sans cesse une impétuosité nouvelle au tourbillon de la société où elle vivait. Sa cour s'augmentait journellement, soit parce qu'elle gagnait les uns par ses attraits et sa séduction, soit parce qu'elle savait s'attacher les autres par l'affabilité et la bienfaisance. Elle était extrêmement compatissante aux maux d'autrui ; car l'inclination que sa tante et son futur avaient pour elle, lui avait procuré à la fois tant de choses agréables et précieuses, qu'elle paraissait ne rien posséder en propre, et ne pas connaître la valeur de ce qui était entassé autour d'elle ;

aussi n'hésitait-elle pas à s'ôter un schall de prix pour en revêtir une dame qui lui semblait moins bien mise que les autres : elle faisait ce don d'une manière si gaie, si adroite, que personne ne pouvait le refuser. Une des personnes de sa cour avait toujours une bourse et était chargée dans tous les endroits où ils allaient de s'informer des personnes les plus âgées et les plus infirmes, afin de leur procurer au moins un soulagement momentané. Aussi ne tarda-t-elle pas à être connue dans tous les environs, sous le nom de la personne parfaite ; nom qui souvent lui était à charge ; parce qu'il lui attirait un trop grand nombre de personnes nécessiteuses.

Mais rien ne contribua plus à accroître sa célébrité que la persévé-

rence de sa conduite généreuse envers un jeune homme malheureux. Il fuyait la société, parce que, quoiqu'il fût d'ailleurs beau et bien fait, il avait perdu, mais glorieusement, sa main dans une bataille. Il conçut tant de chagrin de se voir ainsi mutilé; il était si ennuyé de ce que chaque personne dont il faisait la connaissance voulait savoir la cause de son accident, qu'il aimait mieux se cacher; il s'adonnait à la lecture et à l'étude, et ne voulait absolument rien avoir à faire avec la société.

L'existence de ce jeune homme ne lui resta pas inconnue; il fallut en conséquence qu'il se présentât d'abord dans un très-petit cercle, puis dans un plus considérable, enfin, dans le plus nombreux. Sa conduite envers lui fut plus prévenante qu'en-

vers tout autre ; elle sut particulièrement lui faire attacher du prix à la perte qu'il avait essuyée, en s'occupant à la lui faire trouver moins sensible, et en s'empressant à lui rendre service. A table il fallait qu'il s'assît à côté d'elle ; elle découpait les mets qu'il avait devant lui, de sorte qu'il n'avait besoin de se servir que de sa fourchette. Si des personnes plus âgées ou d'un rang plus élevé lui prenaient sa place, elle dirigeait toute son attention vers lui, quoiqu'il fût à l'autre bout de la table, et il fallait que les domestiques se hâtassent de remplacer les soins que l'éloignement l'empêchait de lui prodiguer. Elle finit par l'encourager à écrire avec la main gauche ; il fut obligé de lui adresser tous ses essais, et ainsi, soit de près, soit de

loin, elle était toujours en relation avec lui. Le jeune homme ne concevait rien à ce qui lui était arrivé, mais dès ce moment une nouvelle vie commença pour lui.

On serait tenté de croire qu'une conduite pareille déplairait au futur; mais il arriva le contraire. Il lui savait beaucoup de gré des peines qu'elle s'était données; il était d'autant plus tranquille à cet égard qu'il connaissait la singularité de son caractère qu'elle portait à l'excès; il savait qu'elle ne balançait pas à éloigner d'elle tout ce qui lui paraissait avoir la moindre apparence du danger. Elle voulait, suivant qu'il lui en prenait fantaisie jouer avec chacun; tout le monde courait le risque d'être par fois exposé à ses attaques, à ses agaceries et même à ses railleries, mais

personne ne se permettait pareille chose à son égard ; personne n'osait s'approcher d'elle quand il le voulait, personne ne répondait par la plus petite liberté à celle qu'elle avait prise. C'est ainsi qu'elle tenait tous les autres à son égard dans les bornes les plus étroites d'une réserve qu'elle semblait dépasser à chaque instant envers eux.

On aurait pu croire qu'en général elle s'était faite une maxime de s'exposer également à la louange et au blâme, à l'affection et à l'aversion ; car si elle cherchait de mille manières à captiver les autres, elle gâtait ordinairement son ouvrage par la méchanceté de sa langue qui n'épargnait personne. On ne faisait aucune visite dans les environs, elle n'allait pas avec sa société dans les châteaux

et les endroits où on la recevait amicalement, sans qu'au retour elle donnât occasion de remarquer combien elle avait de penchant à ne prendre les rapports qui unissent les hommes que sous leur côté ridicule. Là c'était trois frères qui, par pure cérémonie, à qui se marierait le premier, avaient passé l'âge ; ici une petite femme bien jeune avec un grand mari bien vieux ; là, au contraire, un petit homme bien enjoué et une géante bien lourde. Dans une maison on culbutait un enfant à chaque pas; une autre, quoiqu'il y eût une compagnie nombreuse, ne lui paraissait pas bien remplie, parce qu'on n'y voyait point d'enfans. Les époux très-âgés, devaient se faire enterrer au plutôt, afin que quelqu'un pût rire dans la maison, puisqu'ils n'avaient

point d'héritiers directs. Les jeunes époux devaient voyager, parce qu'il ne leur convenait pas de tenir ménage. Elle ne se contentait pas de parler ainsi des personnes; tous les objets, les bâtimens, les meubles étaient exposés à ses sarcasmes; c'étaient surtout les tapisseries qui excitaient ses remarques les plus gaies. Depuis la haute-lisse la plus antique, jusqu'au papier le plus moderne, depuis les portraits de famille les plus respectables, jusqu'aux gravures nouvelles les plus récentes, tout supportait également ses railleries, tout était déchiré par ses observations moqueuses, de sorte qu'on pouvait être surpris qu'il existât encore quelque chose cinq milles à la ronde.

Cet esprit de dénigrement n'était peut-être pas proprement de la mé-

chanceté, il était peut-être dû à un peu de malice et d'égoïsme ; mais il s'était introduit une véritable animosité dans ses rapports avec Ottilie. Son activité calme et constante lui avait inspiré du mépris pour elle ; et comme on vint à dire qu'Ottilie s'occupait beaucoup des jardins et des terres, non-seulement elle s'en moqua, parut très-surprise de ce qu'on ne voyait ni fleurs ni fruits, ne songeant pas qu'on était au fort de l'hiver, mais elle se mit à faire apporter une si grande quantité de tout ce qui conservait de la verdure, et tant de branches où il y avait le moindre bourgeon, pour les employer à en décorer chaque jour l'appartement et la table, qu'Ottilie et le jardinier ne furent pas peu affligés de voir détruire toutes leurs espérances pour l'année

suivante, et peut-être pour plus longtems.

Elle ne laissa pas non plus jouir Ottilie de la liberté d'aller et venir suivant sa volonté dans l'intérieur de la maison, ce qui lui procurait un exercice si agréable. Il fallut qu'Ottilie fût des parties de plaisir, des courses de traîneaux; il fallut qu'elle se disposât à aller à tous les bals des environs; il fallut qu'elle affrontât sans crainte la neige, le froid, les nuits orageuses, puisque tant d'autres n'en mouraient pas. Ottilie naturellement délicate en souffrit beaucoup, mais Luciène n'y gagna rien; car quoiqu'Ottilie allât toujours très-simplement vêtue, elle était toujours la plus belle pour les hommes, ou du moins on la trouvait telle. Un doux attrait les assemblait tous autour d'elle, soit que dans

un salon elle fût à la première ou à la dernière place. Le futur de Lucienne causait souvent avec elle, et d'autant plus volontiers, que dans une affaire qui l'occupait il lui demanda ses avis et son aide.

Il avait fait une connaissance plus particulière avec l'architecte, et au sujet de sa collection il s'était beaucoup entretenu avec lui sur les ouvrages de l'art; dans d'autres occasions et surtout en voyant la chapelle, il avait su apprécier ses talens. Le baron était jeune, riche, il faisait des collections, il voulait bâtir; son goût était vif, ses connaissances faibles; il crut avoir trouvé dans l'architecte l'homme qu'il lui fallait pour atteindre plus d'un but. Il avait parlé de ce projet à sa future, elle l'en applaudit beaucoup, et fut très-contente de la proposition de

l'emmener, plutôt cependant pour enlever par-là ce jeune homme à Ottilie, car elle crut remarquer en lui un peu d'inclination, que par l'idée d'employer son talent à l'aider dans ses dessins. En effet, quoique dans ces fêtes imprévues il eût déployé la plus grande activité, et eût offert beaucoup de ressources dans différentes occasions, elle croyait cependant qu'elle entendait tout cela beaucoup mieux. Comme ses idées étaient en général communes, l'habileté d'un valet de chambre intelligent lui suffisait pour les mettre à exécution tout autant que le talent du meilleur artiste. Son imagination n'allait pas au-delà d'un autel où se faisait le sacrifice, et d'un couronnement qui consistait en une tête de plâtre ou une tête vivante, et cela se répétait toutes les fois qu'elle

voulait célébrer d'une manière solennelle, le jour de naissance, ou le jour de noces d'une personne quelconque.

Ottilie fut en état de donner les renseignemens les plus satisfaisans au baron, lorsqu'il s'informa de la manière d'être de l'architecte dans la maison; elle savait que Charlotte s'était déjà occupée de lui trouver une place. En effet, si la compagnie qui était alors au château n'y fût pas arrivée, le jeune homme serait parti après avoir fini la chapelle, parce qu'il fallait que toutes les constructions reposassent nécessairement pendant l'hiver. Il était par conséquent très-fort à désirer que cet habile artiste pût être employé et favorisé par un nouveau protecteur.

La conduite d'Ottilie envers l'architecte était pure et nullement passion-

née ; sa société aimable et active lui avait causé la distraction et le plaisir qu'on éprouve dans la compagnie d'un frère plus âgé. Ses sentimens pour lui s'arrêtaient à cette affection calme que produisent les liens du sang ; car il n'y avait plus de place dans son cœur, il était exclusivement rempli par son amour pour Edouard; la divinité qui pénètre tous les cœurs, pouvait seule le posséder avec lui.

Cependant, plus l'hiver se prolongeait, plus le tems était impétueux, plus les chemins étaient impraticables, plus il semblait agréable de passer en si bonne compagnie les jours qui diminuaient. Après un court intervalle de repos, une multitude de visites inondait la maison de tems à autre. Des officiers qui venaient de garnisons éloignées, vinrent augmenter la foule ;

les plus polis parurent à leur avantage, ceux qui l'étaient moins ne firent qu'embarrasser. Il ne manquait pas non plus de personnes qui tenaient à l'état civil; et un certain jour, le comte et la baronne arrivèrent ensemble à l'improviste.

Leur présence sembla d'abord former une véritable cour; les hommes distingués par leur état et leur urbanité entourèrent le comte, et les femmes rendirent justice à la baronne. On ne s'étonna pas long-tems de les voir tous deux ensemble montrer un visage si rayonnant; car la femme du comte était morte, et il était résolu à contracter une nouvelle union aussitôt que les convenances le permettraient. Ottilie se souvenait de la première visite, de chaque mot qui avait été dit sur le mariage et le di-

vorce, sur l'union et la séparation, sur l'espérance, l'attente, la privation, la renonciation. Ces deux personnes qui alors n'avaient pas de vues ultérieures, étaient actuellement devant elle, bien près du bonheur qu'elles avaient espéré : un soupir involontaire s'échappa de son cœur.

A peine Lucièn eut-elle appris que le comte était un amateur de musique, qu'elle songea à préparer un concert. Elle résolut d'y chanter en s'accompagnant de la guitare ; elle jouait assez bien de cet instrument, et sa voix était agréable; quant aux paroles, il n'était pas plus possible de les entendre, que lorsqu'une jolie allemande chante en s'accompagnant de la guitare ; cependant chacun assura qu'elle avait chanté avec beaucoup d'expression, et elle put être

satisfaite des louanges qui lui furent données tout haut. Mais il arriva, à cette occasion, un malheureux et singulier accident : il y avait, dans la société, un poëte qu'elle espérait particulièrement captiver, parce qu'elle souhaitait qu'il lui adressât quelques vers ; aussi ne chanta-t-elle presque toute la soirée que les siens. Il fut en général, comme tous les autres, très-poli envers elle, mais elle s'était attendue à quelque chose de plus. Elle tâcha plusieurs fois de le faire expliquer, mais elle ne put rien entendre davantage. Enfin pleine d'impatience, elle lui dépêcha un de ses courtisans pour le sonder et savoir s'il n'était pas ravi d'avoir entendu chanter d'une manière si parfaite ses excellens vers. » Mes vers? répliqua le poëte avec surprise ; excusez-moi, Monsieur,

» ajouta-t-il ; je n'ai entendu que » le son des voyelles, et je ne les » ai pas même entendues toutes. Cependant il est de mon devoir de me » montrer reconnaissant d'une intention aussi aimable. » Le courtisan se tut et fut discret ; l'autre chercha à se tirer d'affaire par quelques complimens très-expressifs. Elle laissa apercevoir assez visiblement son projet d'avoir quelque morceau de poésie fait exprès pour elle. Si ce n'eût pas été par trop choquant, il eût pu lui présenter tout l'alphabet, afin qu'elle pût imaginer elle-même un joli poëme à sa louange, qu'elle adapterait à un air quelconque ; mais elle ne put sortir de cette aventure sans un violent chagrin. Peu de tems après, elle apprit que le poëte avait fait des vers charmans pour un air favori

d'Ottilie, et qui étaient plus qu'obligeans.

Luciène, semblable à toutes les personnes de son espèce qui confondent sans cesse ce qui leur est avantageux et ce qui leur est défavorable, voulut tenter une nouvelle chance de succès, et se mit à déclamer. Sa mémoire était bonne, mais s'il faut parler franchement, sa diction était inanimée et véhémente sans être passionnée; elle récita des ballades, des contes et d'autres morceaux; elle avait pris en outre la malheureuse habitude d'accompagner son débit des gestes ce qui, loin de rapprocher le genre épique et lyrique du dramatique, les confond d'une manière désagréable.

Le comte, homme doué d'une grande pénétration, ne tarda pas à

démêler les inclinations, les passions et les goûts de chaque personne de la société; il donna à Luciène l'idée d'une nouvelle espèce de passe-tems très-convenable à son caractère. « Je » trouve ici, lui dit-il, un grand » nombre de personnes bien faites, à » qui il est certainement possible d'i- » miter des mouvemens et des posi- » tions pittoresques. N'avez-vous pas » encore essayé de représenter des » tableaux connus? Une pareille imi- » tation exige, il est vrai, beaucoup » de préparatifs pénibles, mais aussi » elle produit un charme incroya- » ble. »

Luciène s'aperçut aussitôt qu'elle serait par-là entièrement dans sa sphère. Sa belle taille, sa tournure parfaite, son visage régulier, et cependant expressif, ses longues tresses

de cheveux d'un brun clair, son col mince, tout semblait calculé pour fournir un modèle à un tableau, et si elle eût su qu'elle était plus belle quand elle restait tranquille que lorsqu'elle faisait quelque mouvement, parce qu'alors il lui en échappait de brusques et de peu gracieux, elle se fût encore adonnée avec plus de zèle à cette espèce de sculpture naturelle.

On se mit donc à chercher des gravures d'après des tableaux célèbres; on choisit d'abord le Bélisaire d'après Vandyck. Un homme de grande taille, bienfait et d'un certain âge, devait faire le vieux général aveugle assis, l'architecte devait représenter le jeune guerrier qui se tient devant lui, l'air triste et comme prenant part à son infortune, et réellement il lui ressemblait un peu. Lu;

ciène avait par modestie, choisi le rôle de la jeune femme qui, placée sur l'arrière-plan, compte dans sa main les aumônes abondantes qu'on a versées dans sa bourse, tandis qu'une vieille semble lui donner des avis et lui représenter qu'elle en fait trop. On n'avait pas oublié une troisième femme qui donne l'aumône au vieillard.

On s'occupa sérieusement de ce tableau et de plusieurs autres. Le comte donna quelques avis au peintre sur la manière dont tout devait être disposé ; celui-ci éleva aussitôt un théâtre pour cet objet, et prit soin qu'il fût éclairé convenablement : on était déjà très-avancé dans les préparatifs quand on s'aperçut qu'une entreprise de cette nature exigeait une dépense considérable, et qu'à la campagne,

au cœur de l'hiver, on ne pouvait trouver beaucoup de choses dont on avait besoin; mais Lucière, afin que rien ne cessât de marcher, fit couper toute sa garde-robe en morceaux, afin de pouvoir fournir les différens costumes dont l'artiste avait donné le modèle, à peu près de fantaisie.

La soirée arriva, et la scène fut exécutée devant une nombreuse société et aux applaudissemens universels. Une musique expressive augmenta l'attente. Bélisaire ouvrit la scène; les gestes étaient si convenables, les couleurs si bien choisies, l'illumination si artistement disposée, qu'on croyait réellement être dans un autre monde; mais la présence des objets réels au lieu d'objets figurés, produisait une espèce d'impression pénible.

Le rideau fut baissé ; mais, à la demande générale, il fut relevé plus d'une fois. Un intermède en musique entretint la société qu'on voulait surprendre par un tableau d'un genre plus relevé ; c'était le célèbre morceau d'Esther et d'Assuérus du Poussin. Cette fois Luciène avait eu une meilleure idée. Dans le personnage de la reine qui s'évanouit, elle déploya tous ses attraits ; elle avait eu la sage précaution de choisir pour les filles qui devaient l'entourer, de jeunes personnes bien faites et d'une jolie figure, mais aucune ne pouvait soutenir la moindre comparaison avec elle. Ottilie fut exclue de ce tableau de même que de tous les autres. Pour remplir le rôle du roi, dont la tête ressemble à celle de Jupiter, on avait

choisi l'homme le plus fort et le plus beau de la societé, de sorte que ce tableau atteignit réellement un degré de perfection incomparable.

Pour troisième sujet, on avait choisi celui qu'on appelle la leçon paternelle de Torbourg. Chacun connaît la belle gravure que Wille a faite de ce tableau. Un vieux chevalier assis les jambes croisées, semble adresser un discours à sa fille qui est debout devant lui. Celle-ci, d'une taille avantageuse, vêtue d'une robe de satin blanc bien plissée, n'est vue que par derrière ; mais tout son ensemble paraît indiquer qu'elle est recueillie. On voit sur la figure et aux gestes du père que la leçon n'est ni vive ni humiliante ; quant à la mère, elle a l'air de chercher à cacher un certain em-

barras, car elle a les yeux fixés sur un verre de vin qu'elle est en disposition d'avaler.

Luciène devait à cette occasion paraître dans tout son éclat ; ses cheveux tressés, la forme de sa tête, de son cou, de ses épaules présentaient un ensemble dont la beauté ne peut s'imaginer, et sa taille extrêmement élégante, mince et souple, que les vêtemens modernes à l'antique adoptés par les dames empêchent de bien voir, se déployait de la manière la plus avantageuse sous ce vieux costume. L'architecte s'était appliqué à placer bien naturellement les plis nombreux du satin blanc ; de sorte que cette imitation vivante surpassa sans contredit l'original, et excita un ravissement universel. On redemandait sans cesse la répétition, et le désir

très-naturel de voir en face une si belle créature que l'on avait assez vue par le dos, prit une telle force, qu'un étourdi, plaisant de sa nature et un peu impatient, cria tout haut ces mots, qu'on a souvent coutume d'écrire au bas d'une page : *Tournez, s'il vous plaît,* et chacun les répéta avec lui. Mais les acteurs connaissaient trop bien leur avantage, et avaient trop bien saisi le sens de la gravure pour céder au cri public. La jeune personne qui avait l'air d'être honteuse, resta debout sans remuer, sans gratifier les spectateurs de l'expression de ses traits ; le père resta assis dans sa position, comme s'il faisait la leçon, et la mère ne leva pas les yeux de dessus le verre, où, quoiqu'elle semblât boire, le vin ne diminua pas. Que n'aurions-nous pas encore à

dire de plusieurs petites scènes que l'on avait choisies dans les auberges et les foires de la Hollande.

Le comte et la baronne partirent, en promettant de revenir très-peu de tems après leur prochaine union, et Charlotte espéra qu'après les deux mois pénibles qui venaient de s'écouler, le reste de la compagnie ne tarderait pas à s'en aller. Elle était certaine du bonheur de sa fille, lorsque l'ivresse des premiers tems du mariage et de la jeunesse se serait un peu apaisée chez elle; car le futur se regardait comme l'homme le plus heureux de la terre. Avec sa grande fortune et un caractère modéré, il semblait singulièrement flatté de posséder une femme qui devait plaire à tout le monde. Il avait le caprice bizarre de vouloir que tout ce qui se

rapportait à lui-même, fût aussi relatif à elle, et vînt par elle ; aussi éprouvait-il une sensation désagréable, si une personne nouvellement arrivée ne commençait pas par fixer son attention sur sa femme, et si lorsqu'à raison de ses excellentes qualités, on cherchait à faire une connaissance plus intime avec lui, ce qui arrivait surtout aux personnes d'un âge mûr, on ne la distinguait pas particulièrement. Quant à l'architecte, tout ne tarda pas à s'arranger. Au nouvel an, il devait aller trouver le comte et passer avec lui le carnaval à la ville, où Luciène se promettait le plus grand bonheur de répéter des tableaux ingénieusement disposés ; elle ne s'en promettait pas moins de mille autres distractions, d'autant plus que sa tante et le futur semblaient regarder

comme insignifiante la dépense que ses plaisirs exigeraient.

L'instant arriva où il fallut se séparer; mais cela ne pouvait se faire d'une manière ordinaire. Un jour une plaisanterie prononcée tout haut fit connaître que les provisions d'hiver de Charlotte étaient à peu près épuisées; car le grave personnage qui avait représenté Bélisaire, et qui était passablement riche, ravi par les qualités séduisantes de Lucière, à qui il avait long-tems rendu hommage, s'écria un peu inconsidérément : « Laissez-» nous agir à la manière polonaise! » venez et consommez-moi aussi, puis » nous continuerons ainsi à aller à la » ronde. » Soit fait comme il est dit, répliqua Lucière. Le lendemain, on emballa tout, et l'essaim se jeta sur une autre propriété. Ce n'était pas la

place qui manquait, mais ce qui concernait l'agrément et les convenances. Il en résulta beaucoup d'inconvéniens, qui d'abord firent le bonheur de Luciène. Ce train de vie devenait toujours plus bruyant, et plus extravagant; on faisait des parties de chasse dans la neige la plus profonde, et l'on inventait toutes sortes de divertissemens non moins fatigans. Les femmes n'osaient pas plus que les hommes s'en dispenser, et l'on alla ainsi d'un château à un autre, en chassant, en courant à cheval ou en traîneau, et en faisant grand fracas, jusqu'à ce qu'enfin l'on s'approchât de la capitale. Les nouvelles relatives à la manière dont on s'amusait à la cour et à la ville, y donnèrent une direction différente à l'imagination, et entraînèrent aussitôt Luciène et sa suite

dans une autre sphère ; la tante cependant avait pris les devans.

Extrait du Journal d'Ottilie.

« On prend dans ce monde chacun pour ce qu'il se donne, mais il faut qu'on se donne pour quelque chose. On supporte les gens incommodes plus volontiers qu'on ne supporte les gens insignifians. »

» On peut importuner la société de tout ce qui n'a pas une conséquence.

» Nous n'apprenons pas à connaître les hommes qui viennent à nous ; il faut que nous allions à eux pour apprendre ce qu'ils sont.

» Il me paraît presque naturel que nous trouvions bien des choses à critiquer chez les gens qui viennent nous voir, et que nous ne les ju-

» gions pas avec amitié aussitôt qu'ils
» sont partis, car nous avons, pour
» ainsi dire, le droit de les mesurer
» à notre aune. Les hommes raison-
» nables et équitables ont peine, dans
» un cas pareil, à échapper à une
» sévère censure.

» Lorsqu'au contraire nous avons
» été chez les autres, et que nous
» avons vu leurs alentours et leurs
» habitudes, et comment ils se con-
» forment aux obligations de leur
» état, ou comment ils s'accommo-
» dent à ses conséquences inévi-
» tables, ce serait défaut de juge-
» ment, et, en outre, mauvaise vo-
» lonté de trouver ridicule ce qui
» devrait, en plus d'un sens, nous
» paraître respectable.

» C'est par ce que nous appelons
» conduite et bonnes manières, que

» nous devons atteindre à ce qu'on
» ne peut d'ailleurs acquérir que par
» la force, et qu'on ne peut même
» souvent pas acquérir par ce moyen.

» La société des femmes est le
» principe des bonnes manières.

» Comment le caractère original
» et individuel de l'homme peu-
» il continuer à subsister avec sa
» manière de vivre?

» Le caractère individuel devrait
» d'abord être nécessairement effacé
» par la manière de vivre. Chacun
» veut avoir de l'importance, mais il
» ne faut pas qu'elle soit incom-
» mode.

» Un militaire instruit et poli a en
» général les plus grands avantages
» dans la vie comme dans la société.

» Les militaires grossiers ne sortent
» au moins pas de leur caractère; et
» comme la bonté est presque tou-

» jours cachée derrière la force, on
» peut compter sur eux en cas de
» nécessité.

» Rien de plus vicieux qu'un homme
» grossier tenant à l'état civil; c'est
» cependant de lui qu'on devrait exi-
» ger la délicatesse, puisqu'il ne s'oc-
» cupe de rien de grossier.

» Quand nous vivons avec des in-
» dividus qui ont un sentiment exquis
» des convenances, nous ressentons
» des angoisses pénibles à la moindre
» inconvenance qu'on leur fait éprou-
» ver. C'est ce qui m'arrive pour Char-
» lotte quand je suis avec elle, et que
» quelqu'un se met à balancer une
» chaise, ce qui la tourmente à la
» mort.

» Quiconque porte des lunettes ne
» viendrait pas dans un appartement
» où règne la familiarité, s'il savait
» que nous autres femmes nous per-

» dons tout de suite l'envie de le re-
» garder et de causer avec lui.

» La confiance qui prend la place
» du respect est toujours ridicule.
» Personne n'ôterait son chapeau,
» après avoir entamé les premiers
» complimens, si l'on savait combien
» cela à l'air comique.

» Il n'y a point de signes extérieurs
» de politesse qui n'ait son principe
» moral éloigné ; l'éducation verita-
» ble consisterait à faire connaître le
» principe de chaque signe.

» Notre conduite est un miroir
» dans lequel chacun de nous fait voir
» son image.

» Il y a une politesse du cœur ; elle
» a de l'affinité avec l'amour ; c'est
» d'elle que dérive la politesse la
» moins à charge dans notre conduite
» envers les autres.

» La dépendance volontaire est l'é-
» tat le plus heureux ; et comment
» serait-elle possible sans amour ?

» Nous ne sommes jamais plus éloi-
» gnés de l'objet de nos désirs, que
» lorsque nous croyons le posséder.

» Personne n'est plus esclave que
» celui qui se croit libre sans l'être.

» Quelqu'un se déclare-t-il libre,
» il se sent à l'instant lié ; se déclare-
» t-il lié, il se sent libre.

» Le seul moyen d'échapper aux
» grandes qualités de quelqu'un,
» c'est l'amour.

» Rien de plus affreux pour un
» homme supérieur, que d'avoir de
» l'obligation aux sots.

» Personne, dit-on, n'est héros
» pour son valet de chambre ; cela
» vient simplement de ce que le hé-
» ros ne peut être connu que par

» des héros, mais probablement le » valet de chambre saura apprécier » son semblable.

» La plus grande consolation de la » médiocrité, c'est que les hommes » de génie meurent comme les au- » tres.

» Les plus grands hommes se ratta- » chent toujours à leur siècle par » quelque faiblesse.

» On regarde ordinairement les » hommes comme plus méchans qu'ils » ne sont.

» Les sots et les hommes de bon » sens sont également incapables de » nuire; il n'y a que les demi-sots et » les demi sages qui soient bien dan- » gereux.

» Le meilleur moyen d'éviter le » monde et de se lier avec lui, est » d'employer l'art.

» Même dans le moment du plus » grand bonheur et de la plus extrê- » me détresse, nous avons besoin » d'art.

» L'art s'occupe de ce qui est dif- » ficile et de ce qui est bon.

» Voir faire aisément ce qui est » difficile, nous donne l'idée de l'im- » possible.

» Plus nous approchons du but, » plus les difficultés croissent.

» Semer est bien moins difficile » que moissonner. »

FIN DU TOME SECOND.








BIBLI